



UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI



FACULTE DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE

MEMOIRE DE LICENCE

Option : HISTOIRE

THEME

***UNE MONOGRAPHIE DE WASA-TOBURE
(OUASSA-TOBRE)***

Présenté par :

BAOUSOUNON Ibrahim

Sous la direction de :

Abiola F. IROKO

Année académique 2014 :2015

Soutenu, le ...17.. /...10..... /2016

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	2
DEDICACE	3
REMERCIEMENT	4
Introduction	5
PREMIERE PARTIE : FONDATION, PEUPEMENT ET ORGANISATION	
SOCIOPOLITIQUE DE LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE	7
Chapitre I : FONDATION ET PEUPEMENT DE WASA-TOBURE.....	8
Chapitre II : COMMUNAUTES FAMILIALES, VILLAGES ET AGGLOMERATIONS DE WASA-TOBURE.....	12
Chapitre III : STRUCTURE SOCIALE, ETABLISSEMENT DU POUVOIR POLITIQUE WASSANGARI ET SA GESTION.....	14
DEUXIEME PARTIE : ACTIVITES ECONOMIQUES DE LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE	
Chapitre IV : ACTIVITES DU SECTEUR PRIMAIRE.....	23
Chapitre V : ACTIVITES DU SECTEUR SECONDAIRE.....	24
Chapitre VI : ACTIVITES DU SECTEUR TERTIAIRE.....	32
TROISIEME PARTIE : DONNEES RELIGIEUSES DE LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE	
Chapitre VII : RELIGION TRADITIONNELLE.....	39
Chapitre VIII : ISLAM.....	43
Chapitre IX : CHRISTIANISME.....	44
Conclusion :.....	50
SOURCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES	55
Sources orales	57
Eléments bibliographiques	59
LISTE DES PHOTOGRAPHIES	63
	65

Avant-propos

Conformément aux exigences relatives à la formation en Licence Master Doctorat (LMD), nous devons présenter un travail de recherche à la fin des trois premières années de formation. C'est pour satisfaire à cet impératif que nous avons décidé de mener des recherches sur la localité de *Wasa-Toburé*. Nous avons jugé important de faire sa situation géographique.

La chefferie de *Wasa-Toburé* s'étend sur une superficie estimée à environ 19000 km² englobant toute la commune de *Ouassa-Péhunco* et une partie de celle de *Sinendé*.

Elle est limitée au Nord par la région couvrant les localités de *Gando* et *Kungaru*, au Sud par les villages *Borokperε*, *Yakuré* et *Nassou*, à l'Est par les localités de la commune de *Sinendé* c'est-à-dire *Buré*, *Sεkεrε*, *Gniaro*, *Guessubani*, *Nigusuru* et *Kanbani* à l'Ouest enfin par les villages de *Marégnamaru* et *Gbéba*.

On pourrait, au-delà des détails qui offrent des précisions, résumer cette localité géopolitique en disant tout simplement que *Wasa-Toburé* est Situé au Nord-Ouest de la République du Bénin. Cette localité est l'un des trois arrondissements de la commune de *Péhunco* limitée au Nord par la commune de *Kérou*, au Sud par la commune de *Djougou*, à l'Est par la commune de *Sinendé* et à l'Ouest par la commune de *Kouandé*.

DEDICACE

A

- Mon père, Salifou GBAOUSSOUNON, pour les peines qu’il s’est données pour m’éduquer et investir dans ma formation. Toi qui, toute ta vie, t’es sacrifié pour l’épanouissement de tes enfants. Reçois ce travail, papa, comme le couronnement de tes peines, de tes efforts et de ma profonde reconnaissance.
- Ma mère, Fatouma FOUSSENI, pour m’avoir élevé, protégé. Pour le soutien financier et moral que tu m’as apporté.
- Christian OSSE, pour m’avoir soutenu durant toutes mes trois années à l’université.

REMERCIEMENTS

- Au Seigneur, Père Créateur qui détient toute science, qui m’a accompagné et a rendu possible le présent travail ;
- Au professeur Abiola Félix IROKO, pour avoir accepté d’être notre maître de mémoire, pour sa disponibilité, sa contribution à l’élaboration de ce travail en dépit de nos irrégularités, nous réitérons derechef notre profonde et sincère gratitude ;
- A mes grand- frères, Wahabou, Alassane GBAOUSSOUNON, pour leur soutien financier ;
- A mes sœurs, Rékiatou, Sakinatou, Mousiliatou GBAOUSSOUNON, pour leur soutien matériel et moral ;
- A toute la famille OSSE, en particulier, Yollande, Arnaud OSSE, pour m’avoir adopté comme leur fils ;
- A monsieur, Modeste M’PO, professeur d’histoire et de géographie à Korontière, pour m’avoir orienté au département d’Histoire et d’Archéologie de l’Université d’Abomey-Calavi ;
- A mon oncle, Abou ALI, pour son soutien financier ;
- A ma tante, Hawaou GBAOUSOUNON, pour son soutien financier ;
- A tous mes amis pour vos nombreuses marques d’affection ;
- A mes camarades de promotion pour vos soutiens divers ;
- A tous ceux qui ont d’une manière ou d’une autre contribué à la réussite de ce travail.

Introduction

L'histoire est une science humaine qui a pour but l'étude du passé des sociétés humaines sous tous leurs aspects : leur vie à une époque déterminée, leur activités productrice, leur organisation, les événements survenus. Dans le cas de nos pays africains, l'histoire a plusieurs vocations telles que renforcer le patriotisme et l'unité nationale. Elle permet également de prendre conscience de l'identité culturelle. Ceci dit, aucun pays ne peut promouvoir un développement endogène et durable sans ses us et coutumes, qui plus est, sont, des éléments de la culture. Et qui parle de culture parle de l'histoire. Convaincu d'une telle finalité de l'histoire, et au regard des nombreux mythes et préjugés qui ont jalonné l'histoire de l'Afrique, autrefois écrite par des sources peu crédibles, nous avons été ému à plusieurs reprises quant à la perception de l'histoire africaine. Le cas particulier du Bénin mérite notre attention au regard de la renommée qu'a connu ce pays. Le Bénin, autrefois appelé Dahomey, a connu maints royaumes qui ont résisté à la pénétration coloniale. Ceux-ci attirent l'attention des chercheurs et historiens. De même, ces superstructures sociales coexistent avec des petites entités sociopolitiques longtemps ignorées par les recherches historiques. C'est le cas de *Wasa-Toburé* qui fait l'objet de nos recherches. C'est pourquoi nous avons jugé utile de choisir comme objet d'étude cette entité politique d'autant plus que la vie et l'histoire du peuple qui le constitue représentent une page importante de l'identité culturelle du *Barutem*. Nous avons formulé notre thème qui s'intitule : « *Une monographie de Wasa-Toburé* ». Ce travail vise à faire connaître l'histoire du *Barutem*. De manière générale, la démarche méthodologique par excellence pour l'écriture de l'histoire des peuples africains exige des enquêtes de terrains : la collecte des sources orales proprement dites. Il est admis que l'histoire ne s'écrit pas seulement à l'aide des documents écrits mais aussi avec tout ce qui entoure l'homme, qui est marqué de ses empreintes ; tout ce que l'homme fabrique, crée, utilise et qui porte les traces du passé. La région de *Wasa-Toburé*, notre champ

d'investigation, regorge aussi de tels documents : des zones d'occupation humaine et de culture, des vestiges meubles et immeubles des différents sites visités (temples, palais, tessons de céramique, etc.). L'analyse critique des divers éléments tangibles nous a aidé à approfondir l'étude de l'histoire du groupe socioculturel de *Wasa-Toburé*. Car ils viennent en appoint aux sources orales. Mais elle constitue une tâche peu aisée. Nous avons parcouru, non sans peine, les villages, quartiers et hameaux pour chercher et rechercher les détenteurs des traditions. Puis, grâce au concours des amis et autorités locales, nous avons pu entrer en contact avec eux. Ainsi, nous les avons fréquentés, interviewés et avons recueilli auprès d'eux des informations très intéressantes. Il convient de souligner que les premières rencontres n'ont pas du tout été aisées car, elles ne nous ont permis d'acquérir que des données assez sommaires. Nous nous sommes liés d'amitié avec les traditionalistes et, au moyen d'un questionnaire élaboré au préalable, nous avons eu auprès d'eux durant nos enquêtes, de différents éléments de source orale. Pour mieux découvrir la chefferie, nous avons consacré la première partie de ce travail à la fondation, au peuplement et à l'organisation sociopolitique de la chefferie de *Wasa-Toburé* en mettant l'accent sur les facteurs d'attraction, les communautés familiales et les villages. Il s'agit aussi de faire ressortir la structure sociale et l'établissement du pouvoir politique *wassangari* et sa gestion. Ensuite, l'étude a porté sur les activités économiques de la chefferie de *Wasa-Toburé*. La troisième partie de notre étude s'est consacrée aux données religieuses et un accent particulier a été mis sur la religion traditionnelle, l'Islam et le christianisme.

PREMIERE PARTIE

*FONDATION, PEUPEMENT ET
ORGANISATION SOCIOPOLITIQUE DE
LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE*

CHAPITRE I : FONDATION ET PEUPLEMENT DE WASA-TOBURE

Le peuplement du village *de Wasa-Toburé* s'est fait de façon progressive. Beaucoup d'éléments attractifs ont milité en faveur de l'occupation de ce site.

I. Facteurs d'attraction

Le premier groupe social qui s'est installé à *Wasa-Toburé* fut sûrement attiré par l'abondance de la faune qui s'y trouvait. Selon *Dunwiru Sékogbaou*¹, l'existence d'un grand nombre d'aulacodes (agoutis) doublée de la présence dans cet espace d'arbres et d'herbes hautes, transforme *Wasa-Toburé* en un lieu de prédilection pour les chasseurs *baatombu*. Ceux-ci s'y plaisaient grâce à la présence d'une faune abondante capable de les nourrir. Ainsi, décidèrent-ils de s'y installer. Cette localité fut un lieu favori pour les animaux comme des fauves de proie et les gros mammifères. On peut donc dire que la savane arborée du village abritait : les rats géants, les boas, les oiseaux rapaces surtout les éléphants, les lions et les buffles, etc. De plus, ce village est situé sur une plaine comportant des aspérités essentiellement faites de crevasses et d'élévation. Le relief du site rend donc la chasse facile car il n'existe ni colline ni montagne.

Par ailleurs, les sols sont de type ferrugineux, tropical ayant une teinture fine ou une teinture grossière. Cela favorisa l'installation des premiers agriculteurs *baatombu*. Le réseau hydrographique de ce village est très varié avec plusieurs cours d'eau : *Toburé-daaru*, *Bouasséru* et surtout le fleuve Alibori qui traverse le village². Lorsqu'on connaît l'importance capitale de l'eau dans la vie de l'homme, on comprend donc aisément son importance stratégique dans le choix d'un site en vue d'une éventuelle installation.

¹Dunwiru Sékogbaou : interrogé le 7 décembre 2015 à Wasa-Toburé.

² Association du développement villageois de Tobré : Rapport d'évaluation participative de la pauvreté et des besoins, inédit, 2007, pp 12-13.

II. Peuplement

Wo-toré, un chasseur *baatonnu* du clan des *Naari*, originaire de Sinendé au cours d'une chasse en solitaire, se trouva dans un lieu plein de gros gibiers (éléphants, buffles). De retour chez lui à Sinendé, lorsque sa famille le questionna pour savoir comment la chasse fut, il répondit : « *gnan mi nsanwawassawassa* ». Traduction littérale : « Le relief présente des aspérités favorables à la chasse ». C'est dire que, selon lui, l'endroit présente des éléments d'attraction et l'homme ne saurait s'en plaindre. C'est déformation en corruption qu'on obtint *Wasa-Toburé*³. Cette version livrée par *Gbéré Gnamkpé* diffère de celle retenue par R. Cornevin :

Les légendes de Ouassa racontent que trois chasseurs venus de Nikki s'étaient aventurés dans les solitudes de la région du haut Alibori et cherchant un point d'eau, s'étaient séparés. L'un ayant trouvé de l'eau dit à ses compagnons de venir le rejoindre en disant Nasara Ouassa (je suis entièrement propre) d'où le nom du premier village Ouassa et le nom de la rivière déformée en Yassari, affluent de gauche de la Niarobori (nom que porte Alibori dans la région). Après les villages de Ouassa-Marou, un certain Ouoro Bansagui fonde le village de Péhunco (kpé Ounko=pierre noire) à cause des affleurements d'amphibole noire. À peu près à la même époque, des princes venus de Nikki chassant dans la région demandent à leurs compagnons si l'on peut s'installer dans le pays. La réponse est « To Ouré » (oui prince) d'où le nom Tobré⁴.

Ainsi, selon lui, ces trois chasseurs et princes venus de *Niki* seraient à l'origine du nom *Wasa-Toburé* donné à cette localité. Il rapporte une autre étymologie donnée par l'administrateur Bartel dans une note sur les noms de village dans le cercle de Natitingou : « un chef de clan vient fonder un village indépendant qu'il nomme « *To Bou dé* » (il faut laisser aux autres ce qu'ils ont) »⁵.

³Cette information nous a été donnée par *Gbéré Gnamkpé* interrogé le 12 décembre 2015 à *Wasa-Toburé*

⁴R. Cornevin : *La République populaire du Bénin, des origines à nos jours*, Paris, G. P. maisonneuve et Larose, 1981, P. 181

⁵ Idem, *ibidem*, P.181

D'après la monographie de la commune de *Ouassa-Péhunco* écrite par *Ousmane Kora*, nous retenons ce qui suit :

Ouassa serait créé au 18ème siècle, c'est-à-dire vers les années 1.770 par des chasseurs Bariba venus de Kouandé et de Sinendé. A leur arrivée dans la zone, ils y trouvèrent des villages comme Dasso. Les populations qui y vivaient seraient des forgerons et parleraient Bariba. Les concertations mutuelles qui rentrent dans le cadre de la préparation des expéditions de ces chasseurs Bariba de Kouandé et de Sinendé furent à l'origine du nom Ouassa qui signifierait « souffrance ».

En effet, cette zone où venaient chasser les populations de Kouandé et de Sinendé serait un domaine où il n'y avait ni montagne, ni buisson, où il n'y avait ni à manger ni à boire.

Ainsi, dans leur préparation, ces chasseurs laissaient entendre : «Nkou dam ouassaraco» qui signifie « je veux aller souffrir là où il n'y a rien» car le terme «ouassara» signifie «souffrir»⁶.

Cette version semble probante, puisque dans la localité, on ne trouve pas de relief montagneux. Cependant, cette toponymie est contredite par celle donnée par l'actuel chef de *Wasa-Toburé*. Ainsi, Saka Yaru Sabi⁷ explique l'origine du nom par un vocable *baatonnum* : « *Turé Ru Wɔlugiru* ». Traduction : « Mont situé au-dessus de tout ». Selon lui, la localité était habitée de monts très élevés. Or, comme O. Kora, nous constatons que cette région est pratiquement dépourvue de monts. Il est simplement parcouru de plaines.

En définitive, le mot « *Wasa* » dont l'étymologie *baatonnum* est « *Ouassara* », de même que toutes les informations recueillies et analysées convergent vers une même conclusion : les chasseurs *baatombu* seraient les premiers occupants du territoire. Et, même si la date d'établissement de ce site est aujourd'hui mal connue, Dunglas cité par Cornevin⁸ situe cette expansion des Baatombu dans cette région au XVI^e siècle. Ce sont les Baatombu qui peuplèrent progressivement l'immense plaine de Wasa-Toburé après le fondateur.

⁶O. Kora : *monographie de la commune de Oussa-Pehunco*, Afrique conseil, avril 2006, P.10

⁷Saka Yaru Sabi actuel chef de *Wasa-Toburé*, interrogé le 5 décembre 2015 à *Wasa-Toburé*.

⁸R. Cornevin : *Op. cit*, 1981, P. 180

L'arrivée de ceux-ci est suivie par celle des Fulbé venus du Soudan, du Niger, du Mali et quelques Haoussa nigériens. La venue des *Gando* était aussi effective même s'ils formaient une catégorie sociale particulière et qu'ils ne sont arrivés qu'après les Fulbé.

CHAPITRE II : COMMUNAUTES FAMILIALES, VILLAGES ET AGGLOMERATIONS DELA REGION

Le territoire de la chefferie était organisé de sorte que les communautés familiales, les villages et agglomérations soient le levier d'une gestion saine.

I. Communautés familiales

Les communautés familiales sont issues des unités territoriales de base. Celles-ci représentent un groupement social ayant pour base le lignage. Celui-ci est constitué de tous les parents y compris aussi les parents alliés de sexe féminin, par le sang et issus d'un même ancêtre généalogiquement connu et ayant les mêmes totems et mêmes interdits. Par ailleurs, à la tête de chaque communauté familiale se trouve un patriarche. Ses membres habitent un territoire bien précis de la chefferie. Les communautés familiales sont dirigées par les conseils de famille. Il en est de même de celle de *Wasa-Toburé*. Le conseil de famille est constitué des hommes et des femmes âgés et les plus sages (*Gurogurobu*). Il est dirigé par une personne⁹ appelée respectueusement « *Bukuro* ». Les décisions issues de cette instance familiale ne dépendent pas de la cour du chef. On note aussi une autonomie relative du conseil familial vis-à-vis de la cour du chef. Son rôle et sa place dans la communauté familiale sont tels qu'il est constamment sollicité pour régler les problèmes internes relevant de sa prérogative. En effet, le conseil intervient lorsque des différends d'ordre coutumier naissent. De même, il veille à la sauvegarde et au respect de la culture. Il favorise en outre le partage des biens fonciers entre les héritiers des défunts¹⁰.

⁹ La personne qui dirige le conseil de famille est toujours un homme de sexe masculin.

¹⁰ L'héritage d'un défunt chez le peuple *baatonnu* en général et ceux de *Wasa-Toburé* en particulier se partage entre les enfants garçons et exclut les enfants filles. Information reçue de *Simé Gunu* interrogé le 8 décembre 2015 à *Guimbéréru*

II. Villages et agglomérations

Les villages, ainsi que les agglomérations sont constitués de plusieurs quartiers occupant un espace géographique bien défini. Nous avons, dans la région centrale, l'agglomération de *Wasa-Toburé*. On trouve au Nord des villages tels que *Guimbéru*, *Wasa-Maró* et *Sinanguru* ; au Sud, le village de *Wasa-Kika* ; à l'Est, le village de *Sinahu* et enfin à l'Ouest le village de *Tonri*. À la tête de chaque village ou agglomération règne un chef représentant le chef suprême. Il a autorité pour gouverner son territoire, hormis celle de rendre justice. Il a aussi l'obligation de rendre compte des décisions au chef suprême.

CHAPITRE III : STRUCTURE SOCIALE, ETABLISSEMENT DU POUVOIR POLITIQUE WASSANGARI ET SA GESTION

La structure sociale de la chefferie de *Wasa-Toburé* était organisée pour que le pouvoir politique *wassangari* soit stable.

I. Structure sociale

La chefferie de *Wasa-Toburé* a une structure sociale identique à celle des royaumes de Niki et de Kouandé. La hiérarchie sociale représente trois catégories : l'aristocratie en tête, les hommes libres ensuite, et enfin la classe servile.

Le chef se trouvait au sommet de la pyramide sociale de la chefferie de *Wasa-Toburé*. C'est la première personnalité de la chefferie. Tout homme lui doit respect absolu. C'était une obligation de se prosterner quand on voit le chef, à l'exception des griots et des Fulbé¹¹. Ainsi, toute la population est à son service. Il est appelé « *Sunon* » ou encore « *Basira* » en *baatonnum*. Il est vrai que le chef n'a pas le droit de vie ou de mort sur les princes surtout ceux régnant dans les provinces. Il rendait cependant justice et recevait les hommages des nouveaux chefs des régions périphériques nouvellement intronisés. Le chef était à la tête des expéditions militaires. Par conséquent, les objets précieux ramenés au cours de la guerre comme les butins, les esclaves¹², lui appartenaient. Il n'exerçait plus de travaux qui exigent le déploiement de forces physiques, en dehors de tâches politiques et administratives ou bien des participations aux guerres. Les sujets de la chefferie travaillent à sa place pour produire des vivres. Par ailleurs, le chef se voit dans l'obligation d'organiser les fêtes coutumières, de faire des dons à ses griots. Immédiatement au-dessous du chef, nous avons la *Yonkogi*. Première femme de la chefferie et deuxième personnalité de la cour après le chef, *Yonkogi*, est soit la

¹¹ Selon *Chabi Ganné* interrogé le 9 décembre 2015 à *Wasa-kika*, le Fulbé ne se prosterne jamais devant un roi ou un chef *baatonnu* quel que soit son âge, c'est ainsi depuis la nuit des temps.

¹² Ce sont ceux-là que les *Baatombu* appellent les *Gandogibu*.

sœur soit la cousine du chef. C'est elle qui accomplissait l'acte symbolique qui consistait à couper une touffe de cheveux au milieu de la tête des princes et des princesses au moyen des rasoirs rituels en cuivre avant le rasage définitif par les coiffeurs. Selon les sources orales¹³, tout prince ou tout *Wassangari* qui se soustrayait à cette obligation se révélerait inapte à toute fonction. Pour le compte de l'aristocratie, nous avons enfin les dignitaires de la chefferie. Les dignitaires sont les ministres de plusieurs sortes : les autochtones, chefs de terres, princes écartés du trône et auxquels on donnait un titre compensatoire, ensuite viennent les ministres d'origine étrangère. Pour le cas spécifique de la chefferie, *le Sina Dunwiru* n'est pas le chef de guerre. Mais, il est le premier ministre¹⁴. Il assurait la régence, présidait le conseil électoral et nommait les souverains avant leur intronisation. Il occupait la tête du cortège pendant les déplacements du chef. C'est à *Sinanwasagi* que revient le titre de chef de terre dont nous avons déjà dit qu'il vivait dans un village appelé *Sinanguru* à une dizaine de kilomètres de *Wasa-Toburé*, la capitale de la chefferie. Parmi ces ministres figurent le chef des forgerons (*Sékosunon*), l'un des premiers clans *baatombu* à venir s'installer à *Wasa-Toburé*, le chef des griots (*Barasunon*), le chef des bouchers (*Yarisunon*), enfin, l'imam¹⁵ qui, selon les sources orales, était un collaborateur très proche du chef. C'est lui qui représente les musulmans de la chefferie. Cette catégorie sociale jouissait d'un certain nombre de privilèges, dont celui de pouvoir bénéficier des ressources multiples. Il faut souligner aussi la présence d'un représentant des *Fulbé* parmi les dignitaires. Nous n'avons pas pu avoir le nom ou le titre. Les princes et les princesses font aussi partie de l'aristocratie de la chefferie de *Wasa-Toburé*.

La deuxième classe sociale est essentiellement constituée des hommes libres de la chefferie de *Wasa-Toburé*. Ils formaient la majorité de la population. Au sein de cette classe sociale, il ya deux grandes catégories qui sont les hommes de métiers : les cultivateurs, les chasseurs et les

¹³Chabi Ganné interrogé le 9 décembre 2015.

¹⁴ Le premier ministre à *Wasa-Toburé* n'est pas aussi chef de terre. C'est le *Sinawasagi* qui vit à *Sinaguru* qui est chef de terre et le *Sinadunwiru* le premier ministre.

¹⁵ L'imam a été amené à *Wasa-Toburé* par le premier chef.

artisans. Et les notables sont les hommes qui ont une image de marque dans la société. Entre la classe des hommes libres et celle des esclaves, existait une catégorie intermédiaire : Les Fulbé. Ceux-ci, très islamisés, bien qu'ils possèdent des bétails, n'avaient pas de prestige. L'accession à une catégorie sociale supérieure leur était interdite, ainsi que le mariage avec les *Baatombu*¹⁶.

Au niveau inférieur de la société de *Wasa-Toburé* venaient naturellement ceux qu'on appelle en langue baatonnum les « *Yobu* ». Les esclaves, sont un ensemble des *Mareyobu* (les enfants considérés anormaux : un enfant qui commençait sa dentition par la mâchoire supérieure, un enfant qui naissait avec un début de formation des dents, un enfant qui naissait par le siège. Lorsqu'ils échappaient à l'infanticide de leur propre parent, ils échouaient chez les Fulbé qui les élevaient et les utilisaient à des tâches pénibles auxquelles leur physique ténu s'adaptait mal) et les Gandogibu (soit captifs de guerres soit achetés). Les esclaves étaient considérés comme des biens meubles. Par conséquent, ils étaient la propriété des princes dont ils cultivaient les champs. Mais il faut noter que les *Mareyobu* ne sont pas entièrement soumis au chef. Ils sont toujours à côté des *Wassangari* pour satisfaire leurs besoins. Ce sont seulement les captifs de guerre et les achetés qui sont les véritables esclaves. Cette hiérarchisation de la société permit au pouvoir politique de s'établir et d'être géré.

II. Etablissement du pouvoir politique wassangari et gestion

À la mort de *Tikande Kora Yerima* (Bio Dɔkɔ) en 1833, quatrième roi de Kouandé qui a régné quatre-vingt-dix jours, soit trois mois de règne, le collège électoral convoqué demanda aux princes prétendants de rentrer au sein de leurs familles maternelles respectives pour préparer l'élection du roi. C'est ainsi que *Orou Suru Tɔkɔru* rentra à *Wasa-Toburé* où se trouvait sa famille maternelle. Vu l'accueil triomphal que lui a réservé sa famille, il décida de ne plus

¹⁶ Le mariage entre un Fulbé et un *Baatonnu* était prohibé.

rentrer à *Kouandé* pour prétendre au trône et a préféré devenir chef dans son village maternel¹⁷.

Cependant, la version que *Gbéré gnankpé*¹⁸ nous a livrée est totalement différente de celle citée. Selon ses propos, c'est suite à une dispute liée au leadership qui ne finit d'ailleurs pas chez les princes *wassangari*, que *Séké Yerima* (Ounkuru), sixième roi de Kouandé, décida de renvoyer son fils, *Mansa Kossia* (Orou SuruTɔkɔru), fondateur de la chefferie de *Wasa-Toburé*, de son territoire. Il quitta et prit la direction Sud-est du royaume. Le prince arriva dans un petit village fulbé du nom de *Dô* où il fit donc halte. Après quelques jours de séjour à *Dô*, ses hôtes, Fulbé, l'orientèrent vers *Wasa-Toburé* où vivait une importante communauté *baatonnu*. Le prince prit la direction de *Wasa-Toburé*, où il fut accueilli et intégré dans la société *baatonnu*. Il exposa son problème et fut consolé par ses hôtes en ces termes : « *A surukowo Nkwinranwami* ». C'est-à-dire « patience, tout rentrera dans l'ordre ». Quelques années plus tard, après la mort du chef des *Baatombu*, il prit le pouvoir et se donna comme nom de règne : *OROU SURU TɔKɔRU*.

Toutefois, une autre explication de l'établissement du pouvoir politique est livrée par R. Cornevin. Selon celui-ci, c'est *Mɔra Ngobi* qui fut le premier chef de la localité. En effet, d'après l'arbre généalogique¹⁹ des rois de Kouandé qu'il a établi, c'est parmi la descendance de *SimeYerima (OurouSuru) Baba Tantamé*, deuxième roi qui a régné de 1804 à 1816 que se trouve le chef de *Wasa-Toburé* : *Mɔra Nbogi*.

Quant à D. Débourou, il aborde cette question sommairement en ces termes : « *Au sud-est de Kpanne, les fils de Bagana Bio Doko Kpanne-Kpunon prirent la direction de deux chefferies*

¹⁷ Cette information nous a été livrée par *Imorou Barasunon*, interrogé le 8 décembre 2015 à Kouandé.

¹⁸ *Gbéré Gnankpé*, interrogé le 12 décembre 2015 à *Wasa-Toburé*.

¹⁹ R. Cornevin : *Op.cit.*, Paris, p. 190

les plus importantes que les autres : L'aîné s'installa à Wasa-Toburé et le plus jeune à Wasa-Kpewonku²⁰ ».

Cependant, un problème se pose de savoir si *Mansa Kossia* et *Mɔra Ngobi* sont-ils les mêmes. Après recoupement des informations, il ya un tout petit point de convergence entre les sources orales et celles de R. Cornevin sur le fondateur de la chefferie d'une part, et d'autre part entre les informations des sources orales et celles de D. Débourou.

La gestion politique de *Wasa-Toburé* n'est pas aussi bien structurée que celle de Kouandé. Le prince fondateur de la chefferie s'est borné à reproduire la gouvernance politique de Kouandé à *Wasa-Toburé*. Cependant, il existe une petite différence entre les deux. En effet, le chef, prince authentique *wassangari*, parce que petit-fils et fils du chef, est le personnage central possédant les *Kankangi* (trompettes), des *Tahan* et *kemu* (étriers en cuivre). Il est assisté par un parterre de dignitaires. Comme nous l'avons souligné dans la partie de la structure sociale de la chefferie, nous dénombrons une dizaine de ministres dans la cour de la chefferie.

D'abord, le *Sina Dunwuru*, c'est le premier ministre du chef. Il était toujours devant le cheval du chef pour tous ses déplacements, il est aussi son ambassadeur et remplace valablement le chef lors des assises et en son absence. D'après le professeur M. Débourou, «Il n'a pas le droit de mettre pieds dans la cour intérieure du palais. Sa présence dans le palais est le signe d'une situation gravissime : le décès du roi²¹ ». Ensuite vient *la Yonkogi*. Elle était la sœur du chef en exercice et assumait le rôle qui consistait à baptiser les princes en leur rasant la tête à chaque Gaani.

²⁰ D.M. Débourou : *La société baatonnu du nord Bénin : son passé, son dynamisme, ses conflits et ses innovations, des origines à nos jours. Essai sur l'histoire d'une société de l'Afrique occidentale*, Thèse de doctorat d'Etat, ès lettres et sciences humaines, volume II, Cotonou, 2009, p. 602

²¹ D. M. Débourou : Ibidem P.516

Enfin, viennent les autres personnalités : *le Sinawassagi* est le chef de terre, *le Séko Sunon*, chef des forgerons, *le Yarari Sunon*, chef des bouchers, *le Bara Sunon*, chef des griots, *le Tabu Sunon*, chef guerrier de la chefferie.

L'imam, le représentant des *Fulbé* et les chefs vassaux de *Kika*, *Tonri*, *Guimbereru* étaient aussi membres de la cour de la chefferie. Le pouvoir du chef était limité par les vassaux et les ministres. Ces différentes personnalités participaient donc à la gestion politique de la chefferie et doivent toutes se rendre chaque vendredi chez le chef au palais. Par ailleurs, si le chef de terre a pour mission de désigner le chef politique *wassangari*, c'est à celui-ci que revient la prérogative de confirmer le choix de celui-là. On note ainsi une interdépendance entre les deux pouvoirs. C'était un jeu d'équilibre.

Lorsque le chef meurt, il est enterré dans le palais auprès des tombeaux de ses ancêtres. Le chef de terre, *le Sinawassagi*, assure l'enterrement en présence de l'imam, des princes et d'autres ministres ou leurs représentants. Les cérémonies funèbres se font pendant trois mois. Les femmes du chef défunt, durant ce temps, restent dans le palais. Quant aux règles d'accession au trône, elles demeurent les mêmes pour la chefferie de *Wasa-Toburé*, tout comme pour le royaume de Kouandé. Les prétendants au trône de la chefferie devaient remplir les conditions suivantes :

Première condition : Avoir été rasé à la Gaani de Wasa-Toburé et avoir reçu un nom de prince comme Mora, Kora, Saka, etc.

Deuxième condition : Avoir été fils ou petit fils d'un chef.

Troisième condition : N'avoir plus ni de père ni de mère. Ce critère est très important en ce sens que le chef n'a pas le droit d'obéir ou de se prosterner devant quelqu'un dans le royaume. Or, la présence d'un parent l'obligerait au respect de celui-ci. Mais les textes qui

régissent les élections ne le tolèrent pas. Alors leur décès était indispensable pour que le futur chef soit considéré comme adulte.

Quatrième condition : Ne souffrir d'aucune infirmité physique. L'absence de l'une des parties du corps disqualifie le prétendant.

Cinquième condition : Etre marié et viril

Sixième condition : Avoir un certain nombre de qualités physiques, psychologiques irréprochables et jouir pleinement de ses facultés auditives.

En somme, tous ceux qui remplissent ces conditions sont déclarés candidats au trône par ledit collège. Alors, les rituels du choix du nouveau roi pouvaient commencer.

La chefferie de *Wasa-Toburé* était dirigée alternativement par un représentant de chacune des deux familles princières : Les *Kpai* et les *Wuré*. Lorsqu'un *Kpai* règne sur le trône de la chefferie, il prend le titre de *Orou suru*. Tandis que quand c'est un *Wuré* qui est sur le trône, il prend le titre de *Bio Dɔkɔ*. Le conseil des ministres qui intronisait le chef était renforcé par les notables. Le *Sinawassagi* proclamait le chef, le vendredi qui a suivi le conseil des ministres. Ensuite, pendant sept jours, le chef restait dans la maison. Il recevait des visites mais n'a pas le droit de sortir. Après son intronisation, le chef de *Wasa-Toburé* a le devoir d'aller à Kouandé prendre les bénédictions de ses ancêtres. Il a aussi l'obligation de participer à la *Gaani* de Kouandé avant qu'il ne vienne célébrer sa *Gaani* au moins une semaine plus tard. Sur la base des informations recueillies, l'ordre de succession au trône de la chefferie de *Wasa-Toburé* est le suivant :

1. Mansa Kossia (OUROU SURUTɔKɔRU) ;
2. SéroYérïma (BIO DɔKɔDɔDɔNU) ;
3. Mora (OUROU SURU ALFA) ;

4. Tikandé Bousè (BIO DƆKƆBƆRU KA SANNU);
5. Kora Séro Kpéra Taraba (BIO DƆKƆ BARASSA 1957-1981) ;
6. Surɔku Yaburakura Lafia (OROU SURU 1988 à 2010) ;
7. Saka Yaru Sabi Gura (BIO DƆKƆ DODONU 2013 à nos jours)

Il convient de notifier que les périodes de règne des quatre premiers chefs ne sont pas connues. Il nous faut donc à présent nous intéresser aux manières dont les populations gagnaient leur vie et aux activités rémunératrices.

Photo n°1 : La tombe du premier chef de la chefferie



Cliché : Enquête sur le terrain, BAOUSOUNON, Décembre 2015

DEUXIEME PARTIE

***ACTIVITES ECONOMIQUES DE LA CHEFFERIE DE WASA-
TOBURE***

CHAPITRE IV : ACTIVITES DU SECTEUR PRIMAIRE.

La chefferie de *Wasa-Toburé* avait connu beaucoup de transformations. Une économie d'autosubsistance se mit en place. Elle devait l'importance de sa place à la nature très généreuse, à sa situation dans la région et au génie créateur de ses habitants. Les premières dérivées de cette économie qui mobilisa les habitants de cette chefferie furent la chasse, l'élevage, la pêche, l'agriculture, la cueillette et le ramassage.

I. Chasse, élevage et pêche.

À *Wasa-Toburé*, la chasse est une des activités les plus anciennes pratiquées. D'ailleurs, nous avons déjà évoqué dans la partie concernant le peuplement, que c'est un chasseur qui est le fondateur de *Wasa-Toburé*. C'est dire donc que la chasse semble être l'activité la plus prépondérante de ce secteur eu égard aux conditions particulières dans lesquelles elle s'exerce, aux armes employées, à la diversité des espèces chassées et surtout, à l'utilisation de ses produits. Les *Baatombu* de *Wasa-Toburé* pratiquent cette activité d'abord pour régler des problèmes alimentaires tels que la consommation de viande. Ils s'en servent également pour se protéger des espèces agressives autour des rudimentaires habitats²². Mais, elle apparut comme une vocation plus qu'une nécessité grâce aux aptitudes développées pour sa réalisation. En effet, activité économique purement rurale, elle se menait originellement en solitaire. Elle n'était pas une activité aisée²³, mais réservée aux chasseurs de clans *naari*, *wonko*, *tosu*, *taanuho*, *kiɔ*, *makoet kennu*. Ces derniers sont courageux, forts, puissants, clairvoyants et de véritables maîtres de la forêt. Ils jouissaient des aptitudes physiques et psychologiques renforcées par des dispositifs mystico-magiques visibles et invisibles. La chasse était favorisée par l'existence dans la région des forêts très giboyeuses. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles *Wo-Toré* avait choisi ce site car il était un grand chasseur.

²² Il s'agit à l'époque, des habitations construites essentiellement en paille.

²³ La chasse était pratiquée par un groupe spécialisé, elle était également rituelle et obéissait à une réglementation stricte.

Autrefois, c'était une activité menée suivant des règles et des techniques variées. Parmi celles-ci, figure en bonne place la pratique qui consiste à aller dans les endroits un peu éloignés de la maison pendant des jours, voire des semaines²⁴. C'était l'œuvre des clans spécialisés de la chasse. Les armes utilisées sont, entre autres : l'arc (*tiindu*), la lance (*yaasa*), le couteau (*wooru*), la flèche empoisonnée (*tinsinhugeba dokuwa*), la machette (*adaru*), le piège métallique (*gninabaka*), etc. Le résultat des gros pièges tendus est souvent lent. Les chasseurs enlevaient les écorces des arbres qui se situaient dans les environs du lieu où le gros piège est tendu, au niveau des quatre points cardinaux (Nord, Sud, Est, Ouest) pour non seulement signaler la présence d'un danger aux autres, mais pour que le propriétaire du piège tendu retrouve le lieu car c'était dans de gigantesques forêts. Ils peuvent attendre deux à trois jours, voire des semaines pour voir les fruits de leurs peines. Les chasseurs professionnels d'autrefois pourchassaient les gros animaux comme : éléphants, hippopotames, rhinocéros, etc. ; les reptiles : boas, crocodiles ; les petits ruminants : antilopes, biches, buffles.

Par ailleurs, ces professionnels *baatombu* de *Wasa-Toburé* prenaient quelques précautions pour se prémunir contre les accidents : consulter des devins, effectuer des sacrifices aux divinités et aux ancêtres, fabriquer et préparer des talismans, observer l'abstinence sexuelle stricte, préparer les tisanes. Les jours de chasse fructueuse, c'est-à-dire où le chasseur tue un boa ou un éléphant, la viande était découpée en morceaux et partagée à chaque famille du village. Quant au chef, une part très importante lui était réservée par tous les chasseurs qui se trouvaient dans ladite chefferie. En dehors de la chasse organisée par les professionnels, une autre se pratiquait parallèlement dans la chefferie. Il s'agit de celle faite par les *Baatombu* agriculteurs de *Wasa-Toburé*. Elle consiste à tendre des pièges construits au moyen de cordes (*waya*) et de fer. C'était pour capturer les oiseaux comme la perdrix (*kusu*), les tourterelles (*kparuko*) ; des rongeurs tels que les rats palmistes (*guronguru*), les écureuils (*sagbiru*), les

²⁴C'est les grandes chasses qui duraient plusieurs semaines, produisaient d'énormes butins surpassant la consommation normale des traqueurs de bêtes sauvages.

lapins (*sataburu*), les aulacodes (*gurɔnkpanu*) qui mangeaient et détruisaient leurs champs. Par la suite, une organisation sociale née de la chasse se mit en place avec ses interdictions, ses valeurs, et sa hiérarchie. C'est dire donc que les chasseurs ont fini par former des groupes pour mener à bien leurs activités. Mais aujourd'hui, cette chasse a cédé la place à celle qu'on appelle en baatonnum (*damaru*). Elle n'est plus réservée uniquement aux clans qui se sont professionnalisés. Mais elle permet à tous ceux qui se sentent capables d'y aller d'effectuer cette activité. Cette chasse consiste à se rassembler dans un lieu fixé auparavant par son organisateur appelé « *dama sunon*²⁵ », puis à se ruer tous vers la brousse. Ce n'est que vers le coucher du soleil que ceux-ci reviennent à la maison. C'est entre le mois de janvier à juin qu'elle se pratiquait. Ces chasseurs en délégation poursuivaient leur proie à l'aide de gourdins, machettes, houes, fusils, et haches.

Toutefois, certains ne manquaient pas d'effectuer des sorties sporadiques pour tuer les proies, à l'aide de fusils de fabrication artisanale²⁶. Par ailleurs, cette vocation de chasse crée la nécessité chez les *Baatombu* de *Wasa-Toburé* de domestiquer les animaux.

L'élevage se réduisait à une occupation secondaire. Les bêtes élevées sont : volaille (poulets, pintades, canards, pigeons, dindons, etc.) ; caprins (chèvres, boucs, etc.) ; bovins (taureaux, vaches, etc.) ; ovins (béliers, brebis, etc.). Ces animaux ne bénéficiaient d'aucune attention particulière. Ils sont abandonnés à eux-mêmes, soumis aux aléas des épizooties, de la peste et des animaux voraces. Les animaux d'élevage sont destinés à plusieurs fins²⁷. Les *Baatombu* de *Wasa-Toburé* abattent ces animaux lors des événements sociaux comme le baptême, les funérailles, l'intronisation, les sacrifices aux divinités et aux mânes des ancêtres. Aussi

²⁵ C'est une autre forme de chasse qui se pratique dans la chefferie

²⁶ Les chasseurs adoptent plusieurs tactiques pour abattre leur gibier. Ils suivent souvent ceux-ci en se dissimulant derrière le gros arbre.

²⁷ L'arrivée d'un étranger constituait aussi des occasions pour abattre les bêtes à ces derniers.

abattent-ils les animaux pour nourrir les invités au travail, *wuru*²⁸. L'arrivée des Fulbé du Mali, du Niger et du Soudan, spécialistes de l'élevage, donna une autre image à cette activité. En effet, exigeant une main d'œuvre, l'élevage des bovins est une activité spécialement réservée aux Fulbé. Ceux-ci se chargeaient de les déplacer de pâturages en pâturages à tout moment de la journée, de les abreuver à des points d'eau. Par ailleurs, les agriculteurs *baatombu* achètent des taureaux à des fins agricoles et les confient à ces Fulbé. Seuls les hommes dans la société pratiquent l'élevage, car cette activité obéit à une division de travail liée au sexe.

Outre la chasse et l'élevage, la pêche n'était pas une occupation sérieuse, contrairement à la chasse. La pêche n'occupe qu'une faible partie de la population parce qu'elle était tributaire de l'existence des poissons dans les cours d'eau qui, une fois dans la saison sèche, tarissent. Par conséquent, les produits de la pêche ne constituaient qu'un apport très faible et périodique en nourriture pour la population de *Wasa-Toburé*. La pêche essentiellement artisanale se fait dans les principales rivières, cours d'eau et fleuves. Le fleuve *Alibori*, les cours d'eau *Toré-Daru*, *Buraseru* en sont des exemples. De tous ces cours d'eau et fleuves, c'est le fleuve *Alibori* qui regorgeait d'assez de poissons. La population aménageait au bord de la rivière des trous circulaires dans lesquels venaient se réfugier et se multiplier des animaux qui vivent dans l'eau. Ils opéraient dans des zones peu profondes traversées à la marche²⁹. La pratique de la pêche exigeait des instruments et techniques bien appropriés à la capture des poissons. En effet, la population utilisait certains instruments de la pêche dont les plus fréquents étaient : l'utilisation de l'hameçon, de la flèche, de la lance et du panier. L'empoisonnement de l'eau, l'évacuation de l'eau et le barrage étaient aussi des techniques de pêche. La production halieutique très peu limitée était essentiellement destinée à l'autoconsommation. Avec ces

²⁸ L'aide apportée par les jeunes de la chefferie dans le champ d'un chef de famille lorsqu'il sent son retard sur la saison.

²⁹ Les hommes âgés et les jeunes gens attendaient patiemment la fin de la saison des pluies puis la baisse notable des eaux dans les marigots, les mares et les étangs pour investir ces lieux riches en poissons.

outils appropriés et méthodes, la population de la chefferie de *Wasa-Toburé* pêchait toutes sortes de bêtes d'eau douce et de variétés de poissons dont les grenouilles, les tortues, les carpes, les tilapias, les sardines. Les gros poissons comme les capitaines se pêchaient dans le fleuve Alibori. Il faut notifier qu'aujourd'hui la pêche est une activité négligée, faute d'espèces aquatiques dans les cours d'eau, rivières et fleuves. Ces produits de la pêche n'étant pas suffisants pour satisfaire tous les besoins alimentaires, la population de la chefferie de *Wasa-Toburé* a dû donc développer l'agriculture.

II. Agriculture, cueillette et ramassage

Favorisée par les sols de types ferrugineux tropicaux, l'agriculture fut comme la chasse une des activités principales dans la chefferie. Cependant, l'agriculture demeure aujourd'hui la principale activité qui fournit régulièrement les produits alimentaires les plus indispensables. Nous abordons, dans cette sous-partie de notre travail, les moyens et les techniques agricoles, la production et l'utilisation des vivres qui sont quelques aspects les plus importants de l'agriculture.

Dans la chefferie de *Wasa-Toburé*, les moyens utilisés par la population sont assez variés. Les moyens et les techniques agricoles sont dans l'ensemble rudimentaires. Ils³⁰ se composent essentiellement d'instruments aratoires. La houe (*tebo*) se trouve parmi ceux-ci. La petite houe (*tebo wukutu*) sert à sarcler, à couper les tiges de coton, du fonio, du mil ou du sorgho, puis à défricher. La houe moyenne (*sokasiri tebo*) s'utilise pour le défrichage des champs d'igname et leur déterrement. La daba, c'est-à-dire la houe géante (*yebo tebo*) sert à faire le buttage des champs d'igname et de manioc. La hache (*gban*) s'utilise lorsqu'il s'agit d'abattre les arbres dans un nouveau terrain. Le couteau (*woru*) et la machette (*adaru*) servent à couper les épis de mil, de sorgho et de maïs et à perler les ignames et le manioc pour en faire des

³⁰Les feux de brousse font partir des moyens et techniques agricoles.

cosettes (*kankiru*). La faucille (*kombo*) s'utilise pour récolter le riz et le fonio. Elle sert aussi à couper les herbes qui servent à fabriquer les pailles. Les *baatombu* se servent des moyens et techniques agricoles très simples mais variés pour la production.

Dans la chefferie de *Wasa-Toburé*, il y a deux sortes de productions agricoles : les cultures vivrières et les cultures à exportations commerciales. Les anciennes cultures vivrières connues par la population étaient l'igname, le mil, le sorgho et le haricot. Mais de nouvelles plantes ont été introduites. Il s'agit du manioc, du maïs, de la patate, du riz, du soja, de l'arachide, etc. Une organisation bien définie était observée dans la production. Les hommes s'occupent du défrichage, du labour, du buttage, du sarclage, du déterrement des ignames. Quant aux femmes, elles sèment, récoltent, apportent de l'eau et des repas et transportent les produits. Les *Baatombu* de *Wasa-Toburé* travaillent en solitaire et en groupe. Chaque père de famille ou chaque jeune est en mesure de labourer et de défricher seul son champ. Mais, une particularité semble être observée concernant le travail en groupe. Ils ont développé le travail en association ou en coopérative. Les membres actifs d'un ménage produisent ensemble, c'est-à-dire les frères d'une même famille se mettent ensemble pour constituer un ménage. Au-delà du cadre familial, les associations se forment à l'échelle villageoise. Après cette forme de travail, il en existe aussi une deuxième : celle consistant à solliciter l'aide des jeunes pour une journée de travail par une famille ou un ménage, jugeant trop grandes ses tâches. Par ailleurs, les *Baatombu* connaissent une autre forme de travail en groupe. Dans leurs habitudes en général, le gendre organise au profit de ses beaux-parents une prestation, un travail exécuté pour s'acquitter d'une obligation coutumière, matrimoniale. Le gendre se fait souvent accompagner de ses amis. De manière générale, le gendre ne doit pas manger au cours du travail. Il convient de souligner qu'aujourd'hui ces formes d'organisation du travail dans la chefferie ont disparu, ou du moins n'existent pratiquement plus. Elles ont cédé la place au travail en solitaire.

Quant à la culture à exportation commerciale, la population est très active sur la production du coton, de karité et d'anacarde. La production du coton nécessite beaucoup de mains-d'œuvre. Et pour cela, tout le monde y participe. Les jeunes, les femmes, les hommes et les enfants sont les plus privilégiés. Quant au karité, ce sont les femmes qui participent activement au ramassage. Nous donnerons plus de détails dans la sous-partie concernant le ramassage et la cueillette dans notre travail qui prend en compte la production de karité. L'anacarde aujourd'hui prend le dessus sur toutes les activités à exploitation commerciale dans la chefferie. Cette culture implique aussi tout le monde dans la production. Les cultivateurs produisent d'abord pour la consommation. Les produits sont mangés sous plusieurs formes. La farine de mil, le sorgho et le maïs servent à faire la pâte consommée avec la sauce. Elle sert également à faire de la bouillie. L'igname est transformée pour donner l'igname pilée qui est mangée avec la sauce. Elle est soit grillée soit bouillie. Le haricot sert non seulement à fabriquer des beignets, mais également se prépare directement. Aussi les céréales et les tubercules servent-ils à faire des offrandes aux divinités.

La cueillette³¹ procure une gamme très variée de champignons, de racines, de fleurs et de feuilles. Elle est une activité économique rurale ancienne pratiquée par les habitants. Il faut noter que c'est une activité souvent réservée aux vieilles personnes. Les champignons non vénéneux (*bagonu*) sont cueillis tels que : (*gbetana*), (*kokireku*). Les habitants les utilisent en guise d'épice dans la sauce. Les fleurs de certaines espèces végétales que les habitants consomment sont entre autres les fleurs de tamarinier et celles du *Bombax Costatum*. Elles sont préparées pour servir de sauce ainsi que les fleurs appelées (*ganbarusikinibi*). C'est pendant la saison pluvieuse qu'on les trouve. Concernant les feuilles, elles sont diverses. Les jeunes feuilles de baobab (*sonra*) sont préparées en sauce gluante. Les légumes comme les oseille de Guinée sauvage, le crinrin et le *Ficuscapensis* sont mangés. Les populations

³¹ La cueillette cohabite avec l'agriculture à *Wasa-Toburé*. Elle est considérée comme une activité des sociétés n'ayant pas encore domestiqué les plantes au moyen de la culture.

cueillent aussi les feuilles de rônier pour la fabrication d'éventail et de natte. Il y a aussi les feuilles d'emballage pour les marchandes d'akassa. Cependant, les sachets non biodégradables sont venus remplacer ces feuilles d'emballage actuellement.

Le ramassage concerne essentiellement les fruits, les graines et les noix. *Doom*, les fruits de néré, sont très estimés par les populations de *Wasa-Toburé* à cause de leur poudre jaune sucrée, à l'état de maturité. Le néré se cueille ou se ramasse entre avril et mai. Les graines de ce fruit, (*chonri*), deviennent un condiment très intéressant lorsqu'elles sont transformées en moutarde (*Sunru*).

(*Sunbu*), les fruits de karité sont aussi recherchés. Ils sont ramassés par les femmes entre mai et juin. Les noix sont libérées et extraites pour en faire le beurre de karité (*gummeɛɛru*). La poudre, les graines du fruit de baobab, sont comestibles. Les mangues sont aussi très comestibles entre le mois de mars et juillet par les habitants de la chefferie. Aujourd'hui, le ramassage des noix d'anacarde ou (cajou) est très remarquable entre le mois de février et juin dans la chefferie. Ses fruits sucrés très consommés sont importants. Leurs noix très commerciales sont soigneusement conservées. Le ramassage de la noix de cajou³² implique tout le monde y compris les jeunes et les vieilles ; les femmes et les hommes. Il s'agit aussi du ramassage d'escargot (*socoro*). Il se déroule surtout pendant la saison des pluies où des jeunes garçons se rendent dans certaines brousses. Malgré le développement du secteur primaire, le secteur secondaire n'était pas négligeable

³² La production de la noix de cajou vient aujourd'hui très concurrencer le coton, et, qui emploie une grande main -d'œuvre

CHAPITRE V : ACTIVITES DU SECTEUR SECONDAIRE

Le secteur secondaire qui est essentiellement composé de l'artisanat est l'un des principaux secteurs de l'économie rurale de la chefferie de *Wasa-Toburé*. Nous abordons ici certains types de métiers manuels pratiqués du fait de leur utilité économique. Parmi ces métiers figurent le tressage, le tissage, la teinturerie, la forge, la poterie et la maroquinerie.

I. Tressage, tissage et teinturerie

Ces trois branches du secteur secondaire sont exercées en majorité par des personnes de sexe féminin. Pour doter la population d'objets nécessaires aux activités culturelles et socioéconomiques, celles-ci exploitent également des matières végétales. Les femmes artisans qui se sont spécialisées au tressage fabriquent plusieurs variétés de nattes. Les nattes (*guinakponu*) et les nattes (*kpura- kpura*), tressées avec des fibres et faites respectivement de jonc et de dérivés des rameaux de palmier raphia, sont destinées au couchage ou à la réception. Les nattes (*guinakponu*), faites de lamelles des branches de palmier raphia sont utilisées à diverses fins. Il s'agit par exemple de l'inhumation et l'emballage des objets sacrés, etc. En dehors des nattes, le tressage prend en compte la fabrication des paniers (*birenu*). Le panier est utilisé pour la récolte des produits agricoles et le ramassage des produits de cueillettes. Les femmes tisserandes se servent aussi des corbeilles pour conserver le coton filé. La confection des cages (*tusuru*)³³ nécessite également l'utilisation des matières premières végétales. Ces objets sont indispensables pour l'élevage de la volaille puisqu'ils abritent la poule mère et sa couvée. Le tamis (*kokosɔ*) est fabriqué à base des lamelles tirées des branches de palmiers. Il sert à tamiser la farine. Les habitants de *Wasa-Toburé* tressent aussi les cordes et ficelles à base de ces feuilles. Le filage constituant la matière première pour

³³*Tusuru*, grenier intime, disposé à l'abri des regards et de la tentation des autres membres de la famille. Dressé dans un coin de la case, les femmes y mettaient les denrées recherchées, plus fréquemment, les noix de karité décortiquées, prêtes à être transformées en beurre. Par analogie, la monnaie qui remplissait un *tusuru* équivalait à un milliard. Mais ici, *tusuru* désigne la cage de la poule mère et sa couvée.

le tissage, nous allons aborder sa fabrication proprement dite. Le filage est la transformation des fibres textiles en fils. Il est un métier réservé aux femmes. A l'époque précoloniale, rares étaient les femmes qui ne connaissaient pas les techniques du travail des fils. Dans l'industrie traditionnelle de filage, plusieurs éléments entrent en ligne. Un seul matériel essentiel, le coton, constitue la matière première. Les autres éléments sont des outils. Parmi ceux-ci se trouvent la quenouille. L'instrument est utilisé pour carder le coton à filer. Un morceau de peau d'animal sur lequel les femmes font tourner la quenouille fait également partie des éléments indispensables à la fabrication des fils textiles. Après le filage du coton vient ensuite le tissage.

Le tissage est l'artisanat traditionnel des textiles. Les tisserands utilisent comme matières premières, des fibres raphia produites sur place pour fabriquer du tissu appelé (*barubekuru*). La population se sert de ce tissu local pour confectionner des vêtements et des couvertures. Mais elle en commercialise aussi une partie qu'elle exporte vers les régions environnantes. Aujourd'hui, ceux qui ont le monopole sont *les Fulbé Gando*³⁴ et les Haoussa installés dans l'agglomération de *Wasa-Toburé*. Ils utilisent du fil de coton produit localement. Entrant dans l'extraordinaire, ces tissus sont considérés comme des objets de luxe et de valeur. Ils étaient très appréciés et acquis surtout par les notables³⁵ et les dignitaires, c'est-à-dire les personnes d'une classe sociale élevée.

La teinturerie n'était pas, en pays *baatonnu*, une profession spécialisée. Quoiqu'exercée par une poignée de la population, elle est demeurée un métier assez florissant. Beaucoup de personnes la considèrent comme une activité complémentaire généralement réservée aux

³⁴Ce sont les enfants baatombu qui ont développé certaines anomalies pendant leur enfance telle que l'apparition de la première dent sur la mâchoire supérieure, l'apparition des dents chez le bébé quelques mois après la naissance.

³⁵Un noble ou un homme du commun fortuné pouvait avoir chacun dans sa malle quatre, cinq taako et même plus, des pagnes, tous réservés pour être gracieusement distribués aux griots lors des fêtes ou des fastueuses cérémonies funéraires royales.

vieux³⁶. Les hommes et femmes avaient un goût prononcé pour les pagnes teintés. En effet, les habitants de la chefferie ont eu toujours recours au service des teinturières. Pour les grands jours, les femmes portaient ou des pagnes multicolores ou alors des pagnes teintés. Les *Baatombu* aimaient teinter leurs pagnes, les Fulbé les préféraient tout blancs ou rayés de fils de couleur vive, frappante.

³⁶ Les jeunes gens regardaient d'un air dédaigneux, le travail du teinturier jugé salissant. L'indigo noircit définitivement les mains.

Photo n°2 : un tisserand traditionnel sur son métier à tisser.



Cliché : Enquête sur le terrain, BAOUSOUNON, Décembre 2015

II. Forge, poterie et maroquinerie

Le travail de la transformation du fer est un métier du secteur secondaire aussi important dans l'économie de la chefferie de *Wasa-Toburé*. Sa production est utilisée par les autres secteurs économiques. La forge (*sekuru*) était à l'origine la spécialité des (*sekubu*). Leur panégyrique est évocateur de ce rôle qu'ils jouaient au sein de la population. La forge a connu un développement assez rapide. Il existe dans la chefferie plusieurs ateliers de transformation du fer dissimulés où l'on transforme la loupe de fer en divers objets métalliques ; les forgerons l'installent soit dans une case spéciale hors de la concession, soit dans un coin du vestibule. Les éléments essentiels d'une forge sont les soufflets, le foyer, l'enclume, le marteau et les pinces. Avant l'étape finale de la forge, la loupe subit une transformation. Elle consiste à concasser et à réduire le bloc de fer brut en poudre dans des mortiers d'affleurement de roches à l'aide de pilons en pierre. A la forge, le forgeron emballe la poudre dans une boule d'argile, la chauffe, la retire du foyer à l'aide des pinces, casse la protection argileuse et martèle la boule de fer formée pour éliminer complètement les impuretés. Il obtient le fer. La fabrication des instruments est une activité exclusivement masculine et les femmes ne s'y mêlent pas. De la forge sortent divers objets. Ainsi, les forgerons fabriquent les outils notamment les outils agricoles (houes, pioches, haches, coupe-coupe), des instruments de chasse et de pêche (lances, pièges, hameçons, harpons), des armes blanches (sabres, poignards), des instruments de musique (gongs). Certains, en fonction de leur statut de forgerons agréés de la cour de la chefferie, se sont spécialisés aussi dans la fabrication de certains objets. Ces derniers fournissaient des armes à feu aux guerriers de la chefferie de *Wasa-Toburé*. Tous ces instruments sont indispensables à la plupart des activités économiques. La forge produit aussi des objets accessoires dont les plus usuels sont les bracelets, les bagues et les colliers. Ils sont utilisés à des fins esthétiques comme bijoux.

La poterie, quant à elle, est exclusivement féminine. La poterie, encore appelée céramique, mobilise une bonne partie des femmes. Elle est un métier artisanal de fabrication de récipients divers en argile. Eu égard à la mobilisation des femmes pour sa réalisation, à la diversité des produits et à leur utilité, elle tient une place très importante. La fabrication d'un article passe par plusieurs étapes. Les femmes se servent de quelques matériaux pour pétrir l'argile qui est le matériel le plus important. C'est la matière première indispensable à la confection des céramiques. L'argile est une roche sédimentaire, imperméable qui, imbibée d'eau, peut être

façonnée. Les carrières ne se rencontrent pas n'importe où sur le territoire. La principale carrière de poterie se trouve à l'Ouest de la capitale de la chefferie : *Toburé*³⁷.

Par ailleurs, la céramique traditionnelle requiert des femmes une certaine connaissance des techniques ou du savoir-faire. D'abord, l'argile extraite de la mine nécessite un travail préalable avant la fabrication des objets. Les femmes mouillent la matière première pendant plusieurs jours afin qu'elle soit bien imbibée d'eau dans un récipient. On pétrit l'argile en y ajoutant de l'eau, ce qui conduit à une pâte molle. Celle-ci est façonnée pour obtenir le produit désiré. Quelques jours après, on fait cuir dans un grand feu l'article obtenu. Bien refroidi, le produit devient rouge, dur et sonore. L'industrie potière offre à la population divers récipients. Les bols, petits et grands, sont utilisés comme ustensiles de cuisine, de même que la marmite et le canari. Le pot sert à chercher de l'eau à la rivière. La jarre est utilisée pour garder de l'eau, et même certaines semences.

Le travail de la peau, quant à lui, n'était pas en réalité la spécialité des fabricants de tambours. Ce métier était le monopole des *Baatombu* chasseurs³⁸ (*taho*). Ayant acquis la technique depuis leur origine³⁹, ils ont continué à la pratiquer dans la chefferie de *Wasa-Toburé*. Ils avaient la possibilité d'obtenir sur place des peaux d'animaux sauvages et domestiques tels que la biche, l'antilope, la panthère, le bœuf, le mouton, la chèvre, etc. Les différentes variétés de peaux étaient soumises aux diverses phases de traitement artisanal. Mais elles sont rarement transformées en véritable cuir. Les peaux étaient livrées à la population sous plusieurs formes. Une partie des peaux traitées était fournie à certaines spécialités artisanales. Le reste est utilisé pour les nombreux et multiples travaux commandés par les clients. Ceux-ci faisaient couvrir de peau leurs amulettes de protection portées autour des reins et au bras pour les rendre plus durables. Les étuis des armes blanches (sabres, poignards) étaient aussi confectionnés en peaux gravées de motifs. Les *Baatombu* n'abandonnèrent pas le travail de la peau sous la pression de la concurrence haoussa. Les Haoussa s'emparèrent tôt de la clientèle formée par les têtes couronnées des caravansérails, tandis que la grande masse des *Baatombu* continuèrent longtemps après l'arrivée des cordonniers haoussa à façonner des peaux d'animaux à diverses fins. Ceux-ci étaient également sollicités par les autorités de la chefferie (chefs, dignitaires, etc.), pour la fabrication des sandales qui faisaient partie de leurs attributs

³⁷La capitale de la chefferie est appelée soit Tobré soit Wasa-Toburé

³⁸ Les *Baatombu* chasseurs impénitents, ne consommaient pas la peau des animaux abattus.

³⁹ Les *Baatombu* connaissaient le travail du cuir bien avant la période *wassangari*. Mais l'ouverture du commerce caravanier draina à *Wasa-Toburé* les Haoussa se présentant comme les spécialistes du cuir.

de pouvoir⁴⁰. Les femmes, à la recherche de l'esthétique, faisaient décorer parfois leurs objets ménagers de peaux. Les artisans peaussiers étaient basés à *Toburé*. Ils étaient en nombre restreint. Malgré cela, les habitants de la chefferie, quelle que soit leur appartenance sociale, leur faisaient recours. On ne saurait les négliger car ils s'occupaient d'un domaine qui contribuait à renforcer les échanges commerciaux.

⁴⁰ Les peaux réputées prestigieuses s'utilisaient comme siège par les chefs *baatombu* : la peau du buffle, celle de l'hippopotame ou du lion. Elles indiquaient les pouvoirs magiques du chef.

CHAPITRE VI : ACTIVITES DU SECTEUR TERTIAIRE

Les activités du secteur tertiaire étant essentiellement basées sur le commerce, nous allons nous appesantir surtout sur les échanges commerciaux plus particulièrement sur les techniques d'échange et les moyens de transport d'une part ; et les marchés et les produits d'échange d'autre part.

I. Techniques d'échange et moyens de transport

Le système de troc qui est un échange direct d'un produit contre un autre est l'une des techniques d'échange dans la chefferie de *Wasa-Toburé*. Le commerce à base de monnaie était complètement ignoré par la population de la chefferie⁴¹. Mais celle-ci connaissait le troc, l'échange de produits, sans l'utilisation bien sûr de la monnaie. Ce type d'échange, malgré son caractère rudimentaire et non vénal était pratiqué en vue d'acquérir des produits et des services indispensables pour la survie. Le troc se fait sur la base d'une convention, d'une entente entre l'acquéreur et le livreur qui échangent des produits mesure par mesure. Donc, le principe du troc ou de l'échange de produit à produit est très simple. Les partenaires se proposaient très souvent un récipient (panier oualebasse). Les partenaires de ce type d'échange n'étaient pas animés d'un esprit de profiteur, d'exploiteur ou de corrupteur⁴². Toutefois, un acquéreur réussissait, de temps en temps, à obtenir un supplément de la marchandise. Par la suite, les cauris blancs (*goubikpiki*) qui sont de petits coquillages, premier type de monnaie, ont été introduits. L'introduction de cette monnaie en coquillage a entraîné un autre type de commerce. Avec cette apparition du cauri, la population ne se contentait plus d'échanger les produits contre d'autres, mais aussi elle acceptait l'usage de cauris lors des échanges. L'unité de mesure était cinq cauris. Selon l'importance de la marchandise à vendre, cette unité monétaire peut être multipliée. Dans le souci d'épargner, les riches commerçants

⁴¹ Information livrée par *OuruGbéa Gbansagui*, interrogé le 14 décembre 2015 à Péhunco.

⁴² *Kora Sabi Sanbinigui* nous a donné l'information le 14 décembre 2015 à Péhunco.

de la chefferie dans l'ancien temps enterrent ces cauris dans un endroit caché sans que les membres de leur famille ne le sachent. Lors des constructions actuellement, on les découvre. Ils sont recherchés aujourd'hui par les guérisseurs traditionnels. Les cauris, malgré leur expansion et leur utilisation, n'ont pas du coup entraîné la disparition du troc.

En dehors du troc et de l'utilisation des cauris, la monnaie et les billets de banque sont aujourd'hui utilisés à *Wasa-Toburé* comme dans toutes les régions du pays.

En ce qui concerne les moyens de transport, la chefferie en a connu de plusieurs formes. Il convient de mentionner qu'avant la pénétration coloniale, les voyageurs se déplaçaient à pieds avec leurs bagages sur la tête. Mais certains emballaient leurs marchandises dans des porte-bagages en bois qu'ils posaient sur les épaules. Par la suite, le transport à l'aide des dos d'âne ou de cheval est introduit. Enfin, avec la révolution spectaculaire de la science, les engins auto-moto (moto, voiture, camion, etc.) sont aujourd'hui utilisés comme moyens de transport dans le commerce.

II. Marchés et produits d'échange

Avant l'instauration des marchés, les échanges s'effectuaient. Les populations pouvaient échanger à tout instant selon que le besoin se fait sentir. Elles échangeaient dans les lieux publics, en plein air, où on vend ou achète des marchandises de toutes sortes.

À l'origine, la chefferie pratiquait une économie d'autosuffisance. Mais plus tard, cette économie fit progressivement place à une économie d'échanges. Cette évolution a amené la création des marchés dans certains villages et agglomérations. Un marché (*Yaburu*) est un lieu où l'on échange des produits les uns contre les autres. Selon les informations que nous avons reçues de nos personnes ressources, dans la capitale de la chefferie, il a été créé un premier

marché. Il s'agit de *Toburé-Yaburu*⁴³. Ce lieu de transaction était situé au cœur de la capitale. Bien que le marché fût un lieu public, il eut un propriétaire, *Yabu-Yinro*. Celui-ci était en réalité un gestionnaire du marché puisqu'il devait veiller à sa prospérité. Il devait pour cela consulter les devins et procéder aux sacrifices qui s'imposaient. Le but de ces sacrifices aux divinités de la place était d'éviter des accidents, des querelles et de mobiliser souvent un grand nombre de participants. Ce marché tout comme les autres marchés de l'époque se tenait sous des arbres, à l'air libre et sans clôture. Il s'anime tous les trois jours. Il convient de souligner que le marché de *Wasa-Toburé* est créé après la pénétration coloniale dans la partie septentrionale du Bénin. Mais, à vrai dire, le marché réunissait un nombre très élevé d'animateurs, en l'occurrence, des acheteurs, des vendeurs et autres curieux venus des villages de la chefferie et en dehors de ce cadre géographique. Ainsi, le marché connut un développement qui entraîne la naissance d'autres marchés dans la chefferie. En effet, une partie de la population du côté Ouest a senti la nécessité d'avoir son propre centre d'échanges auquel elle a donné naissance : le marché de *Wasa-kpewunku*⁴⁴.

Les échanges s'effectuaient aussi bien au sein des populations qu'entre elles et les autres peuples. Il était donc possible, à l'époque, de parler de deux formes de commerces : intérieur et extérieur. Ceux-ci coexistent dans un contexte spécifique d'économie de subsistance. Les biens de consommation alimentaire sont des produits que les habitants de la chefferie produisent et échangent entre eux pour leur nourriture. Parmi ces denrées figurent les produits de cueillette, bruts ou transformés, tels que les graines de néré, la moutarde, les noix de karité et le beurre. Les produits agricoles sont les plus importants, puisqu'ils constituent l'étalon des transactions. Il s'agit des céréales notamment le maïs, le mil, le sorgho et le fonio, des légumineuses mises en circulation comme le voandzou, le niébé, le pois, et le sésame, les tubercules comme l'igname, les produits de la chasse comme la viande de gibier. À ceci

⁴³Ce marché était animé sous de gros arbres. Mais aujourd'hui, ces arbres ont disparu.

⁴⁴Aujourd'hui ce marché est plus fréquenté que celui de *Wasa-Toburé*.

s'ajoutent les animaux d'élevage comme la volaille, les caprins, les canins et les bovins. Les biens de consommation non alimentaires concernent tout ce qui est accessoire. Il s'agit, entre autres, de collier, de bracelet, de perle, de boucles d'oreilles. Il faut noter que les vêtements tels que les chemises, les culottes, les pagnes et les foulards font aussi partie de ces biens, de même que les chapeaux. Par ailleurs, les biens d'équipement constituent les articles les plus importants pour les activités économiques manuelles. Ils regroupent les instruments et les récipients. Les premiers concernent les différentes sortes de houes, de pioches, de haches, de couteaux et de machettes. Les seconds sont des produits de la vannerie et de la sculpture tels que les paniers et lesalebasses. Les armes, en l'occurrence l'arc, la flèche, le fusil et le piège en métallique, entrent dans cette catégorie. D'autres objets entrant en ligne de compte sont des ustensiles de cuisine, tels que la marmite, le bol, la jarre et le canari. Par ailleurs, ces échanges extérieurs portaient sur divers produits et impliquaient diverses communautés socioculturelles telles que les *Baatombu*, les *Fulbé* et les *Haoussa*. Le commerce extérieur concerne aussi l'importation des produits de toutes natures, fabriqués par différents peuples impliqués. Le sel et le cola viennent des marchands *haoussa* et *dendi*. Les habitants de la chefferie de *Wasa-Toburé*, tout comme les autres peuples, sont aussi sous l'emprise du phénomène religieux qui influe sur la vie quotidienne.

TROISIEME PARTIE

DONNEES RELIGIEUSES DE LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE

CHAPITRE VII : RELIGION TRADITIONNELLE

La population de la chefferie de *Wasa-Toburé* était fortement animiste, des origines à la fin du XIXe siècle, période au cours de laquelle les religions dites du livre ont commencé à faire leur première apparition. Plusieurs pratiques religieuses traditionnelles se côtoyaient. Le panthéon *baatonnu* se compose de nombreux dieux symbolisés par un bloc de pierre, un marigot, une rivière, une source, un arbre, les ancêtres morts, un reptile ou un mammifère, etc. Mais ce peuple n'exclut pas l'existence du Dieu suprême « *Gusunon* ». Etymologiquement, le terme signifie « le chef de l'empire des morts ». Sa puissance s'exerce donc quand il n'y a plus rien à faire sur terre. Ce Dieu tout-puissant donne la mort quand et où il veut, à n'importe quel individu. Il est le maître de la création, la providence de tous les êtres vivants. Il est le maître des hommes, des esprits, des plantes, etc. Ce pouvoir redoutable le rend invisible et inaccessible. Toutefois, chaque clan possède son dieu. Le peuple de *Wasa-Toburé* appelle ces dieux « *Bunnu* ». Pour vite résoudre des problèmes et surmonter rapidement des difficultés qui s'imposent à l'homme, les *Baatombu* passent par des dieux intercesseurs dont on peut sentir la présence et auxquels on parle. C'est à eux qu'on voue des cultes, qu'on dédie des sacrifices qui revêtent plusieurs formes : des libations aux offrandes en passant par de simples récitations de prières adressées au pied de la divinité⁴⁵. Le panthéon se répartit en deux grandes catégories : divinités principales et divinités secondaires. Mais nous allons beaucoup plus nous appesantir sur les divinités principales.

Les divinités principales constituent celles qui reçoivent des hommages de toute la chefferie. Leur prédominance transparaît dans plusieurs faits. En effet, la plupart des interdits authentiquement *Baatonnu* sont respectés par toute la population, y compris les princes *wasangari*. Ces interdits observés par les chefs de terre sont un hommage rendu aux divinités tutélaires des *Baatombu* dont *kpétawari*.

⁴⁵ Information livrée par *Sinanguru Séro Dankoro*. Interviewé le 8 décembre 2015.

Celle-ci est implantée au sud de la capitale de la chefferie où résidait autrefois une forêt sacrée. Mais aujourd'hui, avec l'urbanisation avancée, cette forêt a disparu au profit de quelques arbres. *Kpétawari* demeure l'une des divinités les plus anciennes et les plus puissantes dans la chefferie. Elle est sollicitée pour que les femmes deviennent fécondes et que les enfants ne meurent pas⁴⁶. La divinité s'occupe de n'importe quel problème de la vie. Pour se manifester, elle fait disparaître tragiquement un jeune homme ou une jeune femme ou encore une femme enceinte. Lorsqu'un malheur du genre frappe la chefferie, le chef de la divinité est consulté. *Kpétawari* est une divinité masculine et n'est adorée qu'une fois l'an. Mais en cas de désastre, le chef de terre et chef religieux en collaboration avec le chef de *Wasa-Toburé* et la population lui offrent la poule et la chèvre. Tout ceci doit être consommé sur place. Aucune viande ne doit rentrer à la maison. Par exemple, il est interdit de lui donner la boisson.

Par ailleurs, la deuxième plus grande divinité de la chefferie est le fleuve Alibori communément appelé *Yabori* par la population. Ce fleuve traverse la chefferie. Lorsqu'une grande sécheresse frappe la chefferie, la population se rend dans ce fleuve avec des offrandes et des libations comme la poule, le mouton et la boisson locale *Tam faanru* sous la conduite du chef de terre. En tant que divinité de la pluie, *Yabori* est typiquement féminine. Après ces différentes cérémonies, quelques heures après, tout le ciel de la chefferie s'assombrit. Ce sont les nuages qui sortent, puis après la pluie s'annonce. Ces mêmes fonctions sont aussi assurées par *félé* une divinité masculine. À côté de celles-ci, il y a aussi la divinité *saanri* qui a pour interdit le piment. Quant à *sonkatéré*, divinité située au Nord-Est de la capitale de la chefferie, elle assure la protection et la prospérité du village. Elle permet de dénouer les crises sociales, ce qui favorise une coexistence pacifique au sein du peuple. On offre des offrandes à cette divinité après la saison sèche, c'est-à-dire après les récoltes du mil.

⁴⁶ C'est le 9 décembre 2015 que *SinaKikagui* nous a livré cette information.

Enfin vient *Sinansika* qui signifie littéralement “les tombes des chefs”. Elle fait partie des divinités de la chefferie. C’est auprès de cette divinité que s’accomplit l’intronisation du chef du village⁴⁷. La cérémonie d’intronisation fut souvent une occasion propice aux offrandes et aux sacrifices de bœufs, de cabris et d’autres animaux en sa faveur. C’est aussi le premier lieu que visite le chef au cours de la célébration de la *Gaani*.

Quant aux divinités secondaires, elles sont beaucoup plus nombreuses que les divinités principales. Elles sont aussi au service de la population. Chaque famille, chaque clan peut avoir ses propres divinités⁴⁸. Les mânes des ancêtres représentées ou non font objet de culte et détiennent les mêmes vertus qu’un dieu. On se rend directement sur leurs tombeaux pour invoquer leur esprit. On peut également, au moyen d’une libation suivie d’invocation, accéder aux ancêtres. Mais on confond bien à tort religion traditionnelle et divinité. La religion traditionnelle exige une croyance en un être supérieur capable de protéger, de punir, d’absoudre, de récompenser, etc. On peut accéder à sa faveur. Il impose ou interdit des comportements, des mets ou même des propos précis. La divinité n’est pas une religion, même s’il fait intervenir la foi. Il concerne surtout les objets de culte. Elle est une manière de capter les énergies de la nature et du sacré afin de les concentrer dans un noyau plus dense que la réalité.

Il est aussi très important de parler des cérémonies religieuses dans cette rubrique. Elles concernent la célébration du *Donkonru*. Il convient d’abord de situer cette manifestation à la référence du temps. Le Donkonru succède au mois musulman de l’Aid El Khebir, généralement connu sous le nom du mois de tabaski. Si tous les informateurs *baatombu* s’accordent à consacrer *Donkonru* comme un mois spécial, un mois de renaissance, de solidarité, de bilan et de prière, sa situation dans le calendrier *baatonnu* fait apparaître des

⁴⁷Information tenue de Wabagui Mora interrogé le 8 décembre 2015 à Guimbéréru

⁴⁸Elles se retrouvent presque dans toutes les familles. Même malgré l’islamisation très remarquée dans la chefferie

divergences. En effet, pour les autres, ce mois termine le cycle lunaire annuel, c'est-à-dire qu'il constitue la douzième division de l'année. Pomme de discorde somme toute mineure, cette dispute ressemble à l'exercice fastidieux de la définition de l'antériorité de l'œuf par rapport à la poule. La raison doit arbitrer cette querelle afin que nous abordions l'examen du rituel religieux qu'implique l'événement.

L'année *baatonnu* commence par le *Donkonru*, premier mois à partir duquel s'effectue le décompte des douze mois lunaires. Mois sacré, il donne lieu à une manifestation religieuse au soir du neuvième jour de la parution de la lune.

Le *Donkonru* succède au mois généralement connu sous le nom du mois de *tabaski*. À l'occasion de cette fête religieuse musulmane, on consomme la chair des béliers immolés. Étaient conservées la tête et les pattes de ces petits ruminants. Ces parties, débarrassées de tous leurs poils consumés par le feu, se retrouvaient suspendues dans les cuisines, au-dessus des foyers qui exhalent, presque en permanence, les fumées provoquées pour assurer une bonne conservation et empêcher la putréfaction susceptible de rendre ces restes d'animaux impropres à la consommation. L'opération durait un mois, puisqu'au soir du neuvième jour du mois de *Donkonru*, un festin s'organisait, qui changeait le menu quotidien des familles. Les pattes et les têtes des béliers entraient dans la préparation de sauces copieuses et les plaisirs de la table caractérisaient exceptionnellement cette soirée-là⁴⁹.

Une fois repus, jeunes gens et personnes adultes formaient un long cortège silencieux qui s'ébranlait en direction de l'ouest de l'agglomération : le point cardinal vers lequel chaque jour, disparaît le soleil muni de braises incandescentes et de bottes de pailles. Les griots et les tambourineurs qui accompagnaient le groupe ne jouaient pas leurs instruments de musique. Parvenu à la sortie du village, le chef implorait toutes les divinités protectrices. Le prêtre de

⁴⁹D. M. Débourou, *Op.cit.*, p.322

ce jour exorcisait ainsi les démons du mal sous toutes leurs formes. En conjurant l'esprit du mal, il appelait la bonté divine pour qu'elle répande sur la terre de ses ancêtres la santé, l'amour, l'abondance et la joie du cœur.

Ce discours religieux simple, mais profondément significatif, s'achevait par l'allumage d'une mèche de paille que le responsable de l'office jetait loin vers le couchant, point cardinal symbolisant la disparition. Le geste allégorique était censé éloigner du village tous les maux et conjurer le mauvais sort.

La foule toute silencieuse se déchaînait, hystérique, comme mue par une charge électrique et théologique pour imiter le chef. Dans un parfait désordre, la bande provoquait une constellation de torches vives lancées dans la même direction ; ces espèces d'étoiles filantes apparaissent parfois dangereuses pour les participants⁵⁰.

⁵⁰.*Idem, ibidem.* p.323

Photo n°3 : l'autel de la divinité *kpétawari*



Cliché : Enquête sur le terrain, BAOUSOUNON, Décembre 2015

CHAPITRE VIII : ISLAM

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, on observa en Afrique de l'Ouest une hibernation générale du mouvement d'expansion de l'Islam. Cependant, la mort du prophète Mahomet n'a pas arrêté l'expansion de l'Islam: ses partisans ont transporté leur foi à d'autres endroits.

Religion dite révélée, l'Islam est l'une des religions importées dans le *Baruteem* et plus particulièrement dans la chefferie de *Wasa-Toburé*. Dans cette rubrique de notre travail, nous abordons d'abord l'Islam dans le *Barutem* avant de parler de son arrivée dans la chefferie.

Malgré la présence des Fulbé et en dépit des relations séculaires entretenues avec les commerçants islamisés, l'Islam n'exerça que peu d'attrait sur l'ensemble de la population *baatonnu*. Très tôt, les *Baatombu* résistèrent à l'agression d'un empire musulman. Les troupes de l'Askya Mohammed essuyèrent un revers qui ruina les chances de la religion du Prophète de s'imposer par la prépondérance politique. L'expansion pacifique prit le dessus sur celle de la violence. La reprise économique qui répandit de nombreuses caravanes sur les pistes reliant le Sokoto au *Gonja*, en traversant le *Borgu*, vit se constituer des communautés restreintes de prédicateurs qui portèrent de place en place, la parole divine. Exploitant à bon compte les vertus de la psychologie ou de la psychanalyse, les musulmans procédèrent, insidieusement, à des lavages de cerveau en règle. Les séances de prédication ou « *waazi* » régulièrement organisées publiquement abordaient tous les domaines de la vie des hommes. La propagande religieuse touchait à la crédulité, la peur du lendemain, la pitié, en un mot, l'humanité des *Baatombu* qui se contentèrent, en de pareilles circonstances, de l'aspect formel et superficiel des discours sans s'intéresser au fondement de la pensée religieuse. Les musulmans ne purent propager la foi dans les agglomérations éloignées des pistes caravanières. Et malgré les excellentes relations qui les liaient aux populations locales, celles-ci demeuraient longtemps de tièdes zélatrices de Mahomet. Obstinement indifférents, les *Baatombu* finirent par manifester un œcuménisme simpliste : l'Islam qui répandait la parole divine parvenait

quelquefois à soulever, séance tenante, des enthousiasmes⁵¹. Plus d'une personne se rendaient à la mosquée. Progressivement, les mosquées apparurent dans le paysage urbain et même rural du *Barutem*. L'allure de ces édifices religieux présentait une certaine harmonie avec les maisons. Généralement rectangulaires, elles arboraient deux portes : une entrée pour les hommes et une autre pour les femmes. Par ailleurs, la « pacification » française a permis à des marabouts prêcheurs de s'aventurer sans danger dans des territoires où ils n'osaient pénétrer.

Attirés par la ferveur religieuse des savants de la théologie musulmane, quelques *Baatombu* succombèrent aux charmes de la nouvelle religion. Ce prosélytisme se manifestait de façon ostentatoire dans des conduites burlesques. Les nouveaux convertis adoptaient le genre de vie arabe, devenaient intolérants et n'hésitaient pas à couvrir d'opprobre la culture de leurs ancêtres. Cependant, il faut distinguer les érudits étrangers des *Baatombu* qui, par suivisme, adoptèrent la religion musulmane. Ils se mariaient et baptisaient leurs enfants selon le rite musulman, mais observaient tant bien que mal la pratique des cinq prières journalières. Découvrant fortuitement la religion du prophète, ils ne cherchèrent plus à approfondir leurs connaissances et en savaient peu des principes religieux.

L'expansion de l'Islam au sein des peuples du *Barutem* serait attribuée au clergé Mandé (Malinké, Soninké, et Bambara) et les commerçants Haoussa qui sont venus au *Barutem* grâce au commerce. Les prêcheurs se recrutaient parmi les Manding, les Hausa et les *Kanintche*, mais leur rôle effectif se borna à une tournée sans histoire et sans résultat. Persévérants, ils finirent par s'établir dans des villages. Grâce à un environnement politique calme et tolérant, les musulmans purent exercer en toute quiétude leur foi. Elisant domicile au sein des *Baatombu*, ces étrangers contractaient des alliances matrimoniales avec des femmes autochtones. Les enfants nés des unions adoptaient la langue et la religion de leurs pères. De

⁵¹D.M.Débourou : *Op.cit.*, p.p.324-325

même, l'aristocratie *baatonnu* s'attachait les services des marabouts. Les guerriers *baatombu* recherchaient auprès d'eux les moyens de l'invulnérabilité aux combats.

Quant aux Fulbé qui furent également des vecteurs de l'expansion de l'Islam au *Borgu*, ils pénétrèrent par le *Gulma*, venant probablement du foyer de dispersion de *Dori*. Ils s'établirent autour de *Kanni* et *Bagu*⁵². Le mouvement d'islamisation connut une lenteur qui n'émoussa pas la persévérance des adeptes du prophète Mahomet. Après les caravansérails de *Kparaku*, *Kanni* et *Kpɛɛ* qui assistèrent à la formation de quelques lettrés dans des quartiers dévolus aux étrangers, *Zongo* et *Maro*, l'épanouissement de la religion islamique atteignit *Sinandé* et *Kpanne*.

L'arrivée de l'Islam dans la chefferie de *Wasa-Toburé* serait le fruit du travail du premier chef, selon les informations reçues des détenteurs de sources orales⁵³. Sa date d'arrivée est mal connue, mais D. Débourou aborde cette question en ces termes :

*Deux éminents prédicateurs venus de kuru (Djugu) s'installèrent l'un après l'autre à kpanne. Le premier Mahamma dit imam Magadji se rendit à kpanne en 1870 et y mourut en 1920. Le second, Alfa Sabi qui rejoignit Kpanne vers la fin du siècle, renforça l'islamisation entamée par Imam Magadji. Des lettrés de Kanni envahirent Sinande et Wasa entre 1894 et 1897*⁵⁴.

De toutes les façons, la date qu'avance le professeur M. Débourou semble converger avec la période de règne du premier chef de *Wasa-Toburé*, même si nous n'avons pas pu déterminer avec certitude celle-ci.

L'Imam ASSOUMA, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est un Haussa originaire du Nigéria amené par le chef, car l'aristocratie *baatonnu* particulièrement le chef s'attachait aux services

⁵² D.M. Débourou : *Op.cit.*, p.325

⁵³ D.M. Débourou : *Op.cit.*, p.326

⁵⁴ *Idem, ibidem*

maraboutiques⁵⁵. Les guerriers *baatombu* recherchaient auprès de lui les moyens de l'invulnérabilité aux combats. Il occupa une place non négligeable dans la classe des dignitaires de la cour du chef. Très rapidement, il constitua une équipe dont il dirigea les prières et choisit son muezzin parmi l'un des griots du chef. Aujourd'hui, une très grande influence du chef se fait remarquer dans le choix de l'Imam à *Wasa-Toburé*. De plus, le chef avait donné sa fille en mariage à l'Imam. Donc, les alliances matrimoniales se sont nouées entre ces deux familles.

Parmi ces nombreuses religions, l'Islam est aujourd'hui la principale religion pratiquée par la population de *Wasa-Toburé*. Le développement de l'Islam eut plus de conséquences sur la population de la chefferie. Très fortement islamisée, la population est attachée aux principes de l'Islam : Le don de l'aumône, la bonne hygiène corporelle et la propreté sont ainsi encouragés dans la vie sociale des individus. A *Wasa-Toburé*, les cérémonies de baptême, de mariage et d'enterrement sont basées sur les lois islamiques. Certains nantis effectuent annuellement le pèlerinage à la Mecque.

L'introduction de l'enseignement islamique dans la chefferie de *Wasa-Toburé* est récente. Cela se traduit par l'institution ou du moins l'établissement des écoles coraniques un peu partout dans la chefferie. Les premiers érudits selon nos informations furent originaires de Kuru(Djougou). Le système éducatif islamique comprend plusieurs étapes. Mais une seule et première étape est enseignée dans la chefferie : l'apprentissage obligatoire de la langue arabe car élément indispensable pour connaître le Coran par cœur. Cette étape est donc élémentaire. D'habitude, l'enseignement est fait les nuits quand les enfants rentrent des champs. Dans ces conditions, l'accent est mis sur l'écriture, la lecture et la mémorisation des "soixante versets" du Coran. Les élèves ne paient aucune somme d'argent aux maîtres coraniques, sauf quelques

⁵⁵ Information donnée par *Mouhamed Moussa*, le 6 décembre 2015 à *Wasa-Toburé*

petites contributions pour acheter quelques matériels comme : la craie, le pétrole pour les lampions, etc.

Après cette première étape appelée « *kewu* », la seconde étape ne s'exécute pas dans la chefferie de *Wasa-Toburé*. Les apprenants devraient voyager à l'extérieur de la chefferie pour acquérir cette connaissance. Il faut donc se rendre à *Kuru*, premier foyer de l'Islam dans la partie septentrionale du Bénin.

Par ailleurs, les fêtes annuelles telles que l'Eid-Fitri (Ramandan), l'Eid-Kabir (Tabaski ou la fête de mouton) sont célébrées par la population de la chefferie de *Wasa-Toburé*. Lors de ces fêtes, les musulmans portent les tenues arabes, conséquence de l'arrivée de l'Islam. L'Islam fut un vecteur important de l'arrivée du commerce dans la chefferie. Il faut souligner que sur toute l'étendue du territoire dans la chefferie, il ya plus d'une vingtaine de mosquées⁵⁶. Ceci traduit la forte islamisation des gens dans la chefferie. Mais l'Islam, par la force des choses, partage le terrain avec d'autres religions importées dans la chefferie.

⁵⁶*Muhadu Issa*, est le détenteur de cette information interrogé le 8 décembre 2015 à *Guimbérou*

CHAPITRE IX : CHRISTIANISME

Deuxième religion importée dans la chefferie, le Christianisme est venu dans le Barutem plus particulièrement à *Wasa-Toburé* plus tard vers le XXe siècle. Mais, déjà, le 18 avril 1861, Ouidah, ville côtière du Dahomey, accueillait ses premiers prêtres⁵⁷. Très faible présence du Christianisme dans le *Baruteem*, l'on pourrait tenter de justifier cette situation⁵⁸ par la rigueur du climat qui rendait la vie difficile aux ecclésiastiques. Cependant, la première mission dans le Nord Dahomey fut à Kandi en 1937, puis Natitingou en 1941, ensuite Parakou en 1944.

L'action scolaire est le principal moyen de l'expansion de la foi chrétienne dans le *Baruteem* en général, et plus particulièrement dans la chefferie. La formation des premiers fidèles contribua à faciliter l'expansion de la foi chrétienne. En effet, l'existence d'institution scolaire stimula le mouvement de christianisation dans les régions d'implantation. Sans aucune violence, l'implantation du Christianisme dans la chefferie a été l'œuvre de la mission de Natitingou. Arrivé pacifiquement et tardivement à *Wasa-Toburé*, le Christianisme a drainé très peu de monde.

Il n'existait aucune Eglise du Protestantisme ni celle du Christianisme céleste dans la chefferie. Seulement, c'est le Catholicisme qui existait. Selon nos informateurs, le Catholicisme même est l'œuvre d'un instituteur venu de la partie Sud du Dahomey. Mais le nom de ce dernier et l'année de la création de l'église ont été les éléments qui nous ont échappé lors de nos enquêtes sur le terrain. Une chose est certaine, l'église était fréquentée par quelques rares fonctionnaires en service à l'époque dans la capitale de la chefferie.

⁵⁷J.C. Alladayè : *Les missionnaires catholiques au Dahomey à l'époque coloniale (1905-1957)*. Thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, 1978, p.51

⁵⁸ A la difficulté de la nature s'ajoute celle de la société *baatonnu*. La doctrine chrétienne était contre l'existence des pratiques culturelles des peuples *baatombu*, telles que la polygamie et d'autres pratiques culturelles.

Dans le temps, le lieu de culte a été plusieurs fois déplacé. Implanté d'abord dans le domicile de l'instituteur, par la suite, la messe se célébrait dans une paillote à l'Est de la capitale de la chefferie. Aujourd'hui, un bâtiment est érigé dans cet endroit. Il sert donc de lieu de culte.

Vu le nombre très limité de fidèles autochtones dans la paroisse, les dirigeants de l'église passaient par l'œuvre de charité pour atteindre leur cible. Ils distribuaient des bonbons et du sucre aux petits enfants chaque dimanche à la sortie de la messe⁵⁹. Ceci eut pour effet de reconvertir quelques rares *Baatombu* et *Gando* qui pratiquent cette religion.

Pendant que dans toute la chefferie de *Wasa-Toburé* on compte une chapelle catholique, nous dénombrons dans la seule capitale de la chefferie, à elle seule, douze mosquées. Cela témoigne de la méconnaissance de la religion Chrétienne dans cette chefferie.

⁵⁹Alfa Seidou nous a livré cette information. Interrogé le 13 décembre 2015 à Tobré.

Conclusion

Au terme d'une réflexion sur la chefferie traditionnelle de *Wasa-Toburé*, notre démarche et méthodologie de recherche nous a conduit à visiter ladite localité. Force est de constater que dans la région septentrionale du Dahomey actuel Bénin, l'histoire révèle que des royaumes ont côtoyé des chefferies. Ces entités sociopolitiques présentent des structures sociales, économiques et religieuses spécifiques dont la connaissance mérite d'être divulguée. En jetant notre regard investigateur sur la chefferie de *Wasa-Toburé*, trois observations de notre part méritent d'être soulignées. D'abord, les chasseurs *baatombu* attirés par la flore et la faune abondante de ce territoire s'y sont installés dès l'origine pour y mener leur vie. Le peuplement de cette chefferie s'est fait par étapes successives au point que les *Baatombu* n'attachaient aucune importance à l'aspect politique de la gestion territoriale. Il a fallu attendre l'arrivée des princes *wassangari* pour que la gestion politique devienne une préoccupation de premier plan. Ceux-ci se sont vus confiée la gouvernance politique grâce à leur dynamisme et leur goût pour le pouvoir. Ensuite, la deuxième observation concerne les activités économiques et agricoles qui connaissent leur essor au point que les *Baatombu* leur accordaient une grande importance au détriment du pouvoir politique réservé aux seuls *Wassangari*. Celles-ci mobilisaient intensément femmes, hommes et enfants. Enfin, la troisième observation relative à l'aspect religieux révèle que les *Baatombu* sont de véritables croyants dont la foi est basée sur la religion traditionnelle. Plusieurs divinités se côtoient auxquelles les populations vouaient des cultes dans le but d'obtenir bonheur, joie du cœur, harmonie sociale et paix dans les familles. Par ailleurs, parmi les religions étrangères qui firent leur apparition dans la chefferie, l'Islam y tient la première place en raison de son ancienneté et de la ruse des prédicateurs musulmans. Cependant, le Christianisme dans cette localité draina très peu de fidèles. Les dirigeants de l'église passaient par l'œuvre de charité pour atteindre leur cible. Aussi l'institution des écoles confessionnelles catholiques est-elle un des moyens de

l'expansion de la foi chrétienne au dépend des autres Eglises telles que le Protestantisme et le Christianisme céleste. Au terme de ce travail, on s'est rendu compte que l'histoire de *Wasa-Toburé* est très riche en évènements. Ce travail témoigne et exprime une vérité sur le passé des *Baatombu*, c'est-à-dire une vérité sur les hommes, leur vie et leur action dans le temps et dans l'espace. Il reste beaucoup de malentendus à dissiper. Nous ne sommes sûrement pas allés au fond ; il faut aller au bout, il faut aller jusqu'au moindre détail de l'analyse. Car certains aspects importants n'ont pas pu être abordés dans la présente étude. Toutes ces considérations font de notre démarche une réflexion incomplète qui fraye un sentier qu'il faudra élargir continuellement, car à *Wasa-Toburé* comme ailleurs, nul ne parviendra à restituer la totalité du passé humain. Aucune partie du monde, aucune société ne retrouvera tout son passé. Considérer le passé de *Wasa-Toburé*, c'est observer la manière dont les *Baatombu* d'aujourd'hui vivent ce passé, le présentent et le modifient.

SOURCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

❖ Sources orales

N° d'ordre	Nom et Prénoms	Date et lieu de naissance	Profession ou statut	Date et Lieu de collecte	Résumé du contenu
01	<i>Saka</i> <i>Yaru</i> <i>Sabi</i>	Né vers 1958 à Toburé	Actuel chef de Wasa- Toburé	5 décembre 2015 à Toburé	Le nom de notre village a une histoire très lointaine. Mais mon grand-père m'a toujours rapporté que la toponymie <i>Wasa-Toburé</i> provient d'un chasseur <i>baatonnu</i> de Sinendé qui faisait sa chasse en solitude et aime souvent à dire : « j'irai aujourd'hui faire ma chasse dans le mont élevé. »
02	<i>Muhamed</i> <i>Mussa</i>	Né vers 1953 à Toburé	Griot	6 décembre 2015 à Toburé	Le tout premier chef de <i>Wasa-Toburé</i> est le principal artisan de l'arrivée de l'Islam dans la chefferie. En effet, c'est lui qui fit venir un Alfa haoussa pour ses services maraboutiques. Et c'est celui-ci qui devint plus tard l'Imam.
03	<i>Dunwiru</i> <i>Sékogbaou</i>	Né vers 1940 à Toburé	Cultivateur	7 décembre 2015 à Toburé	Le site actuel de <i>Wasa-Toburé</i> était auparavant très riche en produits de chasse. Il attirait la convoitise des chasseurs <i>baatombu</i> c'est qui engendra la ruée des hommes vers ce milieu.

04	<i>Sinan Guru SéroDankoro</i>	Né vers 1945 à Sinanguru	cultivateur	8 décembre 2015 à Sinanguru	C'est aux dieux intercesseurs qu'on voue des cultes, qu'on dédie des sacrifices qui revêtent plusieurs formes : des libations aux offrandes en passant par de simples récitations de prières adressées au pied de la divinité
05	<i>Imorou Barasunon</i>	Né vers 1948 à Wasa-Maró	cultivateur	8 décembre 2015 à Wasa-Maró	Le premier chef politique de <i>Wasa-Toburé</i> fut impressionné par l'accueil triomphal à lui réservé par sa famille maternelle, raison pour laquelle il abandonna son projet de retour au bercail en vue de succéder au trône à Kouandé.
06	<i>SiméGunu</i>	Né vers 1961 à Guimbereru	cultivateur	8 décembre 2015 à Guimbereru	Le conseil de famille est chargé de régler les différends selon la tradition, de veiller à la sauvegarde des règles coutumières. Il favorise le partage des biens fonciers entre les héritiers des défunts.
07	<i>Muhadu Issa</i>	Né vers 1956 à Guimbereru	cultivateur	8 décembre 2015 à Guimbereru	L'Islam fut un vecteur important dans l'arrivée du commerce dans la chefferie. Il faut souligner que, sur toute l'étendue du territoire de la chefferie, il y a plus d'une vingtaine de mosquées.

08	<i>Wabagui mora</i>	Né vers 1963 à Guimbereru	Cultivateur	8 décembre 2015 à Guimbereru	<i>Sinansika</i> signifie littéralement ‘‘les tombes des chefs’’. Elle fait partie des divinités de la chefferie. C’est auprès d’elle que l’intronisation du roi du village se fait.
09	<i>Sina Kikagui</i>	Né vers 1959 à Wasa-Kika	Chef de Wasa-Kika	9 décembre 2015 à Wasa-Kika	<i>Kpétawari</i> demeure l’une des divinités les plus anciennes et les plus puissantes dans la chefferie de <i>Wasa-Toburé</i> . Il est sollicité pour favoriser la fécondité chez les femmes et sauvegarder la vie des enfants.
10	<i>Chabi Ganné</i>	Né vers 1942 à Wasa-Kika	Cultivateur	9 décembre 2015 à Wasa-Kika	Le chef se trouvait au sommet de la chefferie de la pyramide sociale de <i>Wasa-Toburé</i> . C’est la première personnalité à qui tout homme doit respect absolu. C’était une obligation de se prosterner quand on voit le chef à l’exception des Fulbé

11	<i>Gbéré Gnankpé</i>	Né vers 1932 à Toburé	Griot	12 décembre 2015 à Tobré	<i>Wo-toré</i> , un chasseur <i>baatonnu</i> du clan des <i>Naari</i> , originaire de Sinendé dans le Borgu, au cours d'une chasse en solitaire, se trouva dans un lieu plein de gros gibiers (éléphant, buffles). Ce lieu prit dès ce moment le nom de <i>Wasa-Toburé</i> .
12	<i>Alfa Seidou</i>	Né vers 1939 à Toburé	Cultivateur	13 décembre 2015 à Tobré	Vu le nombre très limité de fidèles autochtones dans la paroisse, les dirigeants de l'Eglise passaient par l'œuvre de charité pour atteindre leur cible. Ils distribuaient des bonbons et du sucre aux petits enfants chaque dimanche à la sortie de la messe.
13	<i>Ouru Gbéa Gbansagui</i>	Né vers 1928 à Péhunco	Chef de terre de Wasa-Péhunco	14 décembre 2015 à Péhunco	L'introduction de la monnaie en coquillage a entraîné un autre type de commerce. Avec cette apparition du cauri, la population ne se contentait plus d'échanger les produits contre d'autres, mais aussi elle acceptait l'usage de cauris lors des échanges. L'unité de mesure était cinq cauris.
14	<i>Kora Sabi Sanbinigui</i>	Né vers 1940 à Péhunco	Cultivateur	14 décembre 2015 à Péhunco	Le troc est la plus ancienne technique utilisée. À cette époque, Le commerce à base de monnaie était complètement ignoré par la population de la chefferie.

❖ **Eléments bibliographiques**

- 1- AKPOGNON, M.1980 : *L'organisation du pouvoir politique wassangari à Kpandé (Kouandé) au XXe siècle*. Mémoire de maîtrise d'histoire, UNB.
- 2- ALLADAYE, C.J. 1978 : *Les missionnaires catholiques au Dahomey à l'époque coloniale (1905-1957)*. Thèse de doctorat de 3è cycle, Paris.
- 3- BAGODO, O.B.1988 : *Introduction à une monographie historique de Kèru*.
Communication au VIIe séminaire de la sous-commission nationale de linguistique baatonu. Kèru du 26 au 30déc.
- 4- BIO BIGOU, L. B. 1984 : *Les origines lointaines des Baatombu*, Cotonou, UNB, 44p
- 5- CORNEVIN, R. 1980 : *La république populaire du Bénin des origines Dahoméennes à nos jours*, Paris, Maisonneuve et Larose, 584 P
- 6- DEBOUROU, D. M. 2009 : *la société Batonnou du nord Bénin : son passé, son dynamisme, ses conflits et ses innovations des origines à nos jours. Essai sur l'histoire d'une société de l'Afrique occidentale*. Thèse de doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines. 704p
- 7- IDRISOU (B.) 1983, *Introduction à l'étude de la stratification sociale et du pouvoir politique en milieu Baatonnu (bariba) : cas de Niki*, mémoire de maîtrise de sociologie, UNB, 145p.
- 8- LOMBARD, J.1957 : « Aperçu sur la technologie et l'artisanat bariba ».Etudes dahoméennes n°XVII.
- 9- LOMBARD, J. 1960 : « L'expression actuelle de la vie politique dans une ancienne société de type féodal : les Bariba du Haut-Dahomey ». Cahiers d'Etudes Africaines, n°3

- 10- LOMBARD, J. 1961 : « les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba et ses fondements nouveaux. Conclusion à une enquête effectuée dans la région de Bembèrèkè (Haut- Dahomey) » bull. de l'IFAN t. xxii, Série B, n^o 1-3, pp.197-242.
- 11- OMAR, K. 2006 : *monographie de la commune de Ouassa-Pehunco*, Afrique Conseil, Cotonou, Bénin, 40p

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

Photo n°1 : la divinité <i>Kpetawari</i>	20
Photo n°2 : un tisserand traditionnel sur son métier à tisser	31
Photo n°3 : La tombe du premier chef de la chefferie	43

Tables des matières

<i>AVANT-PROPOS</i>	2
<i>DEDICACE</i>	3
<i>REMERCIEMENT</i>	4
<i>Introduction</i>	5
<i>PREMIERE PARTIE : FONDATION, PEUPEMENT ET ORGANISATION</i>	
<i>SOCIOPOLITIQUE DE LA CHEFERIE DE WASA-TOBURE</i>	7
Chapitre I : FONDATION ET PEUPEMENT DE WASA-TOBURE.....	8
I. Facteurs d’attractions.....	8
II. peuplement.....	9
Chapitre II : COMMUNAUTES FAMILIALES, VILLAGES ET AGGLOMERATIONS DE WASA-TOBURE.....	12
I. Communautés familiales.....	12
II. Villages et agglomérations.....	13
Chapitre III : STRUCTURE SOCIALE, ETABLISSEMENT DU POUVOIR POLITIQUE WASSANGARI ET SA GESTION.....	14
I. Structure sociale.....	14
II. Etablissement du pouvoir politique wassangari et gestion.....	16
<i>DEUXIEME PARTIE : ACTIVITES ECONOMIQUES DE LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE</i>	
Chapitre IV : ACTIVITES DU SECTEUR PRIMAIRE.....	24
I. Chasse, élevage et pêche.....	24
II. Agriculture, cueillette et ramassage.....	28
Chapitre V : ACTIVITES DU SECTEUR SECONDAIRE.....	32
I. Tressage, tissage et teinturerie.....	32
II. Forge, poterie et maroquinerie.....	36
Chapitre VI : ACTIVITES DU SECTEUR TERTIAIRE.....	39
I. Techniques d’échanges et moyens de transport.....	39
II. Marchés et produits d’échange.....	40
<i>TROISIEME PARTIE : DONNEES RELIGIEUSES DE LA CHEFFERIE DE WASA-TOBURE</i>	
Chapitre VII : RELIGION TRADITIONNELLE.....	44
Chapitre VIII : ISLAM.....	50
Chapitre IX : CHRISTIANISME.....	55

Conclusion :	57
<i>SOURCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES</i>	59
Sources orales	59
Eléments bibliographiques	63
<i>LISTE DES PHOTOGRAPHIES</i>	65